

LE PROGRES DU GOLFE

Publié par la Cie du Progrès du Golfe.

AIME DIEU ET VA TON CHEMIN

LE NUMERO: 5 sous.

Administrateur-gérant: GEORGES MASSON.

L'AME FRANCAISE

LA FAMILLE FRANCAISE — L'ENFANT FRANCAIS

Depuis la guerre les étrangers ont révisé leur opinion du Français. Cet homme n'est plus sentimental, romantique, agité, a prouvé qu'il avait le courage de donner sa vie au moment du danger. On peut avoir des goûts artistiques, savoir causer de belles-lettres, même de chiffres, et être un héros. Ce qui fait dire à un auteur américain que la fanfaronade, la grossièreté, l'esprit agressif ne signifient pas toujours force et endurance.

Certes, le Français n'est pas sans défaut. Il suit quelquefois la voie oblique et ambiguë, mais il est toujours, profondément humain. Il a un tempérament à lui qui pousse comme du Champagne. Dépourvu de "self-consciousness" il n'a pas honte de ses sentiments même les plus tendres. C'est un spectacle amusant et charmant pour l'étranger que l'arrivée à une gare française. Il regarde sans trop comprendre ces scènes d'adieu ou de réunions, ces embrassements multipliés, ces poignées de mains, cette abondance de paroles affectueuses, ces larmes qu'on ne cache pas. Pourtant, ce peuple si exubérant, si alerte est plein de bonhomie et de patience. Il subit avec un esprit égal les retards, les lenteurs d'une administration souvent exaspérante.

Le Français, d'une vivacité si intellectuelle, semble toujours discuter et discuter. C'est son énergie qui cherche une issue. Ce feu roulant d'arguments dégénère rarement en querelle ou en malentendu. Il a l'art de s'amuser à peu de frais. Tout lui cause une joie extrême. Cet économe n'est pas moins heureux. Sociable, la compagnie de ses concitoyens est pour lui une source d'un délicat plaisir. Avoir des amis, les conserver, se rendre agréables, les uns aux autres, est un art qu'il possède à la perfection. Il sait embellir le chemin de la vie et prêter une grâce inappréciable aux contingences les plus pénibles.

Un Américain qui était en France pendant la guerre me disait qu'il avait souvent dû dans des familles françaises où le pain était rare, d'une qualité médiocre, le sucre limité, la viande absente, et cependant on se mettait à table en cérémonie et on faisait de ce frugal repas égayé de bons mots, une chose élégante et belle.

Un autre soldat me disait que quand les étrangers s'emparaient de leur ra-

tion et l'avalait en silence, les Français s'asseyaient et faisaient de leur maigre pitance une fête où l'on discutait toutes les questions.

Le Français si communicatif est très réticent dans ses affaires propres, domestiques, personnelles. Ce sont des choses dont il parle en famille à huis-clos.

Lucide et logique il pousse ses idées à leur ultime conclusion. A force de clarifier, il désagrége et détruit ce qu'il ne peut pas toujours reconstruire. Il cherche sans cesse une raison, une explication et n'abandonne pas une difficulté sans l'avoir disséquée, analysée, résolue ou jetée au rancart des choses indéterminables.

Cette habitude de tout préciser et de tout classer a produit dans l'administration ce qu'on appelle la peste des petits papiers. Dans nul autre pays, il ne faut, quand on a affaire au gouvernement, remplir autant de formalités, se munir d'autant de billets et de précautions. Ce respect de l'ordre se retrouve dans tout ce qu'il fait, sa littérature, sa musique, sa sculpture, son architecture, ses jardins, etc., sa langue si claire et si nette le conduit à penser clairement et logiquement.

Cette lucidité le met toujours en garde contre la vague, l'inélégant et l'agymétrique. Il cherche sans cesse des formes, les idées, les choses qui font appel au sens esthétique. Il lui faut de l'élégance partout. Il veut des mets exquis, des émotions éloquentes, des sentiments rehaussés; bref, chaque expérience embellie et traduite en terme de beauté.

Le foyer français repose sur des bases solides. La France est une vieille nation qui a beaucoup vécu elle a appris que les ménages les plus heureux doivent être à l'abri de la misère, que l'amour ne survit pas toujours à la pauvreté. Pour remédier aux ménages hâtifs et imprévoyants, la femme doit apporter une dot, c'est-à-dire sa part dans la sécurité du foyer. Elle assure son indépendance et devient la coépouse de son mari dans l'édification de la petite fortune qu'ils légueront à leurs enfants. La dot n'exclut pas l'amour, elle le protège contre les contingences de l'avenir.

La famille française est heureuse. Elle suffit à observer cet épanouissement, cette allégresse débordante lorsqu'elle

se promène groupée, soit dans les parcs, soit sur les boulevards. Certes, la France n'est pas Paris, Paris n'est pas Montmartre, et Montmartre n'est pas ce que décrivent certains romans qui contiennent toujours un élément conventionnel sans réalité objective.

La famille française est unie, inviolable. Elle présente ce noble exemple d'impénétrabilité aux influences du dehors. L'étranger n'y pénètre que quand il a donné ses preuves de parfaite honorabilité. La femme y joue un rôle prépondérant et bienfaisant. Elle ne se répand pas au dehors comme l'américaine, son action est plus intime, plus efficace et plus rayonnante. Une autre vertu de la famille française est son respect des vieux parents qui restent jus qu'à la mort les conseillers, les juges, les chefs de la famille. Il est touchant de voir comme on entoure d'affection le grand-père impotent, l'aïeule infirme, comme on va à eux dans les circonstances difficiles, comme on les consulte et accepte leur avis.

L'enfant reçoit de son côté des soins infinis; souvent unique, il est choyé, adulé, gâté. Quand il a grandi et parce qu'il est seul, les parents n'ont souvent pas le courage de se soumettre à la douleur et à la détresse de la séparation. Ils l'empêchent donc d'aller faire sa vie ailleurs pour le garder près d'eux. Ce n'est ni bon ni salutaire pour le pays et l'individu.

Le petit Français si précoce est plein d'esprit et de charme. Tout le monde connaît le mot rapporté par Jules Lemaitre. On avait donné à une petite fille une belle petite poupée de chocolat et à son petit frère un gros soldat très laid. "Echangeons, dit-elle, tu m'as donné la charmante petite poupée et je mangerai le vilain gros soldat."

En voici un autre entendu dans un parc. On avait donné une pomme à un petit garçon en lui disant: "Fais attention aux vers". "Quand je mange des pommes, c'est aux vers à faire attention."

Et enfin cet autre entendu au passage dans une rue. Un petit garçon achète des bouteilles vides. Il frappe à une porte: "Madame, avez-vous des bouteilles de vin vides?" Je ne bois pas de vin, dit la dame impatientée d'être dérangée. "Alors vous avez peut-être des bouteilles vides de vinaigre."

JEAN DE ROHAN.

LA CRISE ITALIENNE

Tout n'est pas rose dans l'Italie fasciste et signor Mussolini doit se rendre compte, parfois, qu'il n'est pas plus facile de faire passer une nation secon daire au premier plan que de vaincre les crises économiques.

Celle que subit actuellement l'Italie se répercute vivement sur le commerce en général et sur l'industrie hôtelière en particulier.

Le chômage, dans cette ville que le Vésuve domine, prend aujourd'hui des proportions considérables. L'appel des chômeurs ayant droit à des subsides commence à huit heures et dure sans interruption jusqu'au soir.

A la suite des licenciements continus, des désordres ont eu lieu dans certains bureaux de placement napolitains. Les portraits du roi et du "duce" ont été jetés à terre et foulés aux pieds au milieu des huées.

L'industrie hôtelière et touristique court à sa perte. Depuis dix ans avec une précision chronométrique, le grand paquebot "Scintia" arrivait le 16 février dans le port de Naples et débarquait en moyenne 3.000 touristes. Cette année,

il a dû renoncer à son voyage. Il y a quelques jours, le "Mauretania" a radiotélégraphié pour prévenir ses fournisseurs de ne pas préparer de provisions, parce qu'il revenait presque complètement à vide. Néanmoins, à son arrivée, les journaux ont affirmé mensongèrement qu'il avait débarqué un grand nombre de touristes.

Sur les deux cents chambres dont dispose le Grand Hôtel, il en a loué cette année seize par jour en moyenne. Les autres hôtels ne sont pas dans une meilleure situation. On a dernièrement vendu aux enchères le mobilier du Grand Hôtel Central et celui de l'Hôtel Toledo. L'ancienne maison de tourisme "Moroli S. Travel Bureau" a fait faillite.

Dans les hôtels et dans les restaurants de seconde et de troisième catégories, on réduit chaque jour le personnel de service; mais les économies les plus désespérées n'empêchent pas la multiplication des faillites.

Dans toutes les rues, le nombre des magasins fermés croît sans cesse. Si le haut-commissaire n'avait pas fait

suspendre de nombreuses procédures de saisies la rue de Chiaia n'aurait plus que quelques magasins ouverts. Sur le bref parcours qui va de la "Renaissance" au débouché de la place de la Charité, il y a eu, en un seul jour, cinq cessations de commerce.

La crise, naturellement, n'épargne pas les théâtres. La recette des abonnements du San Carlo a été, cette année, de 300.000 livres, en dépit des efforts désespérés de l'association autonome qui gère le théâtre et qui a offert à diverses sociétés, cercles et associations, des abonnements à moitié prix. Si l'on considère que le passif de l'année dernière où la saison avait commencé en retard, au mois de mars, par suite des travaux de restauration, a atteint trois millions, il n'est pas osé d'avancer qu'il atteindra cette année dix millions.

La situation n'est guère plus brillante dans les autres villes d'Italie et de Sicile. Il n'y a guère qu'à Rome que les touristes se rendent — mais ils y vont beaucoup plus en raison des heureux changements survenus au Vatican qu'attirés par les merveilles de la Ville Eternelle, et par ses plaisirs.

LES NUANCES

Quand vous installez votre intérieur, préoccupez-vous des nuances. Contemplez longuement une gravure en couleur du dix-huitième siècle; une clairière de Lancret, un bosquet de Watteau. Que de nuances!... D'ailleurs, ce siècle "charmant" n'a pas perdu son nom, malgré la tragédie de la vieillesse. Ecoutez comment le regrette Robert de Flers définissait sa grâce, en un style digne de ce siècle, digne aussi de l'académicien qu'il était.

"Dans l'ameublement comme dans les pensées, dans les robes comme dans les sentiments, le goût de la nuance, au XVIIIème siècle, faisait fuir. Ah! fi! de la couleur! Que faire du rouge lorsque le rose existe et qu'il est possible d'espérer encore le rose mourant, le rose qui n'est presque plus rose."

De la nuance, Mesdames, de la nuance!

M. D'O.

En marge d'un article

Un de nos amis lecteurs prend à parti notre journal ou plutôt la direction de notre journal à propos d'un article paru le 26 septembre (numéro précédent) sur "l'automobile et l'automobilisme". Il lui reproche, en termes fortement sarcastiques, de répéter pharisaïquement dans une page ce qu'il approuve, enseigne ou conseille dans ses colonnes de publicité payante, etc.

L'article de M. J.-B. Côté sur "l'automobilisme" aurait pu, il est vrai, être publié en "tribune libre"; de la sorte notre censeur eût été privé du malin plaisir de s'attaquer, avec une apparence de justice, au *Progrès du Golfe*, qui reproduit, d'ailleurs, sa prose aussi libéralement que celle de M. Côté (cf. page 3).

Mais nous croyons que le fait d'indiquer le nom de l'auteur, du consentement de celui-ci, en tête de l'article, fait voir assez bien que le *Progrès* n'assumait pas nécessairement la paternité ou la responsabilité de cet article, de ce qu'il pouvait contenir d'opinions discutables et personnelles.

Maints journaux et revues accueillent et citent fréquemment les opinions de conférences ou correspondants qui ne concordent pas avec les vues de leur propre rédaction. On ne leur en fait point crime. Pourquoi reprocherait-on au *Progrès* de publier l'article d'un écrivain qui expose sous sa signature, en termes courtois, sa manière de penser?

Jour une quarantaine de demandes d'entrée et en a rejeté un dizaine qui ne remplassaient pas les conditions exigées. Comme les cours ne doivent commencer que dans un mois environ, les demandes continuent à arriver chaque semaine à cette institution.

Il est intéressant de noter que beaucoup de nouveaux élèves de nos écoles d'agriculture possèdent un cours classique complet ou partiel. Autrefois, un bachelier ès Arts aurait cru de choir en allant apprendre dans un collège agricole comment soigner les bêtes et semer les grains, etc. Mais la mentalité s'est transformée, et devant l'engorgement des professions, nombre de jeunes gens de nos collèges classiques tournent leurs regards vers l'agriculture. Celle-ci leur offre des possibilités qu'ils ne trouveraient pas toujours ailleurs. Aujourd'hui, le technicien agricole est hautement coté non seulement par les administrateurs de la province qui retiennent, au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir, leurs services comme agronomes, propagandistes, conférenciers ou spécialistes, mais aussi par des compagnies importantes qui font affaires avec la classe agricole et qui, soucieuses de fournir à leurs clients les produits et marchandises les plus appropriés à leur exploitation, ont souvent de belles positions à offrir aux techniciens agricoles compétents. Enfin il y a le sol, ce sol fécond toujours prêt à produire en abondance lorsque l'homme sait le bien traiter, et tous ceux qui sont passés par les écoles "agricoles", qu'ils aient suivi le cours agronomique ou le cours pratique, et qui retournent à la terre se font les artisans d'une plus grande fécondité et ne regrettent jamais les heures passées sur les textes agricoles.

Un facteur distribue le courrier dans le quartier du Marais. —Voici, dit-il, une lettre pour M. Célestin Ballot. —Mais comment pouvez-vous déjà savoir le nom de ce monsieur? réplique le concierge. Il n'est dans la maison que depuis hier.

Qui recut, au onzième siècle et en France, le titre de Père de la Patrie? —L'abbé Suger, ministre des rois Louis VI et Louis VII.

EN MARGE DE L'HISTOIRE

L'épisode du vaisseau "Le vengeur"

Parmi les actes d'héroïsme auxquels les écoles primaires et laïques de France font appel pour exalter les vertus républicaines, et l'imagination des petits, il n'en est pas de plus répété, de plus amplifié, de plus célébré que celui du vaisseau "Le Vengeur".

Malheureusement, l'épisode du Vengeur, tel qu'il se trouve relaté dans les histoires à l'usage de ces écoles publiques est étrangement interprété, d'aucuns diraient, déformé.

Sans aller jusqu'à dire — il faut se garder de généraliser — que, dans les livres fournis aux enfants des écoles laïques, les beaux faits des histoires républicaines, de l'ancien régime et des deux Empires français sont quelque peu amoindris, ni qu'on appuie trop, en ce qui concerne les temps non républicains, sur les fautes et sur les responsabilités, il faut bien remarquer qu'on ne combat guère les légendes, lorsqu'il s'agit de gloires républicaines.

Une légende absolue, l'épisode du Vengeur en est une. Cet épisode a pourtant fourni le thème de maints récits, de maints tableaux; il n'est sans doute pas d'incident glorieux plus connu dans toute l'histoire navale française.

Voici les faits.

Le 13 Prairial An III (1er juin 1794). L'escadre de "l'amiral Villaret-Joyeuse" croissait devant Brest, pour permettre à un convoi de cent cinquante navires chargés de blés d'Amérique d'entrer dans la rade. L'amiral anglais Howe avait mission d'en barrer le passage.

L'affaire était d'importance: la famine décimait les régions de l'ouest français.

Les bateaux arrivent, le combat s'engage, la lutte est chaude. Puis indecisé quelque temps, la victoire s'affirme aux Anglais car leurs manœuvres, opposées à celles des Français qui manquent d'officiers d'expérience (la Révolution en avait fait disparaître un grand nombre), sont beaucoup plus habiles.

Soudain, le vent se lève et Howe peut en saisir l'avantage; il sépare les Français en deux groupes, l'un doit prendre le large, l'autre fait faillie. Mais le Vengeur, qui commande le capitaine Renaudin, se trouve seul, entouré de trois vaisseaux anglais qui le criblent de boulets.

Avant qu'il puisse se défendre, sa mâture s'écroule, ses canons éclatent, sa coque se fend. Les morts et les blessés jonchent son pont. Bientôt, des cent vingt trois hommes qui composent son équipage, il n'en reste, debout, que cinq cents à peine. Voyant la situation, le capitaine Renaudin hisse son pavillon en jérme et les Anglais, cessant immédiatement le feu, mettent des em-

barcations à la mer et sauvent ainsi deux cent soixante sept hommes, parmi lesquels Renaudin et ses officiers. Le reste de l'équipage s'engouffre dans les flots avec l'épave du Vengeur.

Telle est l'histoire rigoureusement vraie de la bataille du 13 Prairial An III et de la catastrophe qui causa la perte du Vengeur.

Voyons maintenant la légende.

Elle prit naissance lors d'un discours pompeux que prononça Barrière à la tribune de la Convention. Le combat du 13 Prairial avait coûté cinq mille hommes et sept vaisseaux à la France, mais la flotte de Villaret-Joyeuse avait fortement touché celle de l'ennemi. Si lourdes avaient été les pertes de l'escadre Howe qu'elle avait dû gagner Portsmouth et que les cent cinquante navires chargés de blés d'Amérique, restés, bien entendu, à l'abri du combat, avaient pu, la mer libre, atteindre les côtes françaises. De là l'enthousiasme de Barrière qui, trop pressé pour contrôler les premiers rapports, laissa déborder sa verve à la tribune pour décrire l'agonie du Vengeur, "assailli par trois vaisseaux anglais, refusant de se rendre et coulant avec tout son équipage aux cris de "Vive la République!"

Enthousiasmée par le récit du superbe orateur, la Convention, sans songer à contrôler les dires de Barrière, vota sur le champ que le capitaine Renaudin et ses marins avaient "bien mérité de la Patrie". Elle alla plus loin, elle décréta qu'un modèle réduit du Vengeur serait établi et qu'on le pendrait glorieusement aux voûtes du Panthéon. Et le poète Lebrun-Pindare chanta l'héroïsme du Vengeur disparu dans une ode célèbre:

Capit! la vie est un outrage,

Ils préfèrent la mort à ce bienfait hon-

(teux...)

Et plus loin.

Voyez le drapeau tricolore

Que lève en perissant leur courage in-

(dompté...)

Notons en passant que, dans la ma-

rine, au 13 Prairial An III, le drapeau

blanc n'avait pas été supprimé.

Pourtant, jusque là, rien à dire. Un

représentant du peuple, hautement qua-

lifié, fait part au corps parlementaire

d'un haut fait d'armes; cet organe, re-

présenté ici par la Convention, accepte

les dires de l'orateur, des éloges, et de

mesures glorieuses sont prises, l'é-

vénement devient historique et le peu-

ple n'a qu'à l'accepter comme tel. Mais

ce n'est pas fini, ainsi que nous l'allons

voir.

Un mois après le combat, arrive à

Paris une lettre du capitaine Renaudin

que autonome.

L'Ecole d'Agriculture de Ste-Anne de la Pocatière, L'Institut Agricole d'Oka, et l'Ecole Moyenne d'Agriculture de Rimouski viennent de communiquer à M. J.-Antoine Grenier, sous-ministre de l'Agriculture, des chiffres intéressants qui démontrent jusqu'à quel point la classe rurale apprécie l'enseignement agricole.

A la date du 5 septembre, l'Ecole d'Agriculture de Ste-Anne avait accueilli 32 nouveaux élèves pour le cours agronomique, et 20 pour le cours pratique. Sur ce total de 52 élèves, 23 possèdent un cours classique complet. La

direction de l'Ecole a été obligée de refuser 75 demandes, dont plusieurs provenaient de candidats ayant fait une partie de leur cours classique.

A l'Institut Agricole d'Oka, 43 candidats au cours agronomique ont subi leur examen jusqu'à ce jour. De ce nombre, 31 ont été acceptés et 12 refusés. De plus l'Institut a dû mettre de côté, faute de place, 14 autres demandes. Les cours préparatoire a fourni 13 élèves de l'an dernier au cours agronomique. Les autorités de cette institution se sont de plus trouvées dans l'obligation de refuser 14 demandes pour le cours préparatoire, et 13 pour l'étude

de spécialités, en particulier pour les volailles et les fruits.

Le directeur de l'Institut a encore devant lui une vingtaine de demandes pour la première année du cours moyen, mais comme la rentrée ne doit avoir lieu que le 4 novembre, aucune proposition n'a encore été faite pour ce cours qui fournit habituellement un nombre important d'élèves. Actuellement la première année du cours agronomique compte 45 élèves, dont deux bacheliers ès Arts.

L'Ecole Moyenne de Rimouski, qui est encore à ses débuts, car sa fondation est récente, a accepté jusqu'à ce

Non-sens et farce

Deux ministres du cabinet de Berlin, MM. Treviranus et Wirth ayant ouvertement préché la revanche en leurs discours de ces jours passés, l'opinion française s'est cabrée. Certes, il y avait de quoi! Si un ministre français avait parlé ainsi, avant 1914, on n'aurait pas manqué de relever plus tard ses paroles pour prouver que la France avait voulu la guerre; et si un ministre polonais s'avaisait aujourd'hui de tenir un langage aussi peu mesuré, la presse allemande ne manquerait pas de démontrer au monde le "danger polonais".

En la circonstance, la presse de France et celle de Pologne ont protesté vigoureusement. Les journaux des Etats-Unis, avec un remarquable ensemble, se sont abstenus de commentaires apparentement ils réservent à d'autres leur sévérité de soi-disant pacifistes; à Mussolini, par exemple. Quoi qu'il en soit, les Français ont senti que l'audace allemande dépassait les limites permises par la bienveillance française.

"Seule la démission de M. Treviranus peut nous satisfaire", a dit alors le "Temps".

Evidemment, notre grand confrère parisien avait oublié ou négligé de prendre le mot d'ordre du Quai d'Orsay, car il n'est nullement question aujourd'hui de la démission de M. Treviranus. Une dépêche de Paris nous dit au contraire que l'opinion française est unanime à louer l'habileté de M. Aristide Briand, dont l'intervention conciliatrice a amené ledit Treviranus à donner, dans un nouveau discours, des explications dont se montrent satisfaits les plus enragés nationalistes de France.

Vraiment? Nous nous amuserons à vérifier cela, dans quelques jours, lorsque les journaux de France nous parviendront. Cette dépêche couleur de rose ne nous dit rien qui vaille. Il est visible, en effet que les Allemands se moquent du monde — du monde français surtout — et nous jugeons impossible qu'aucun Français ne s'en aperçoive. Les incidents humiliants pour la France qui ont accompagné l'évacuation récente de la Rhénanie ont été passés sous silence par un grand nombre de grand nombre de journaux de Paris, sur un mot d'ordre du Quai d'Orsay, mais pas par tous! Quelques-uns ont dit la vérité — la triste vérité. Il doit bien être de même cette fois-ci.

Or, la triste vérité est que l'on a eu tort de reprendre l'idée selon laquelle la première condition pour assurer la paix était de satisfaire l'Allemagne. Depuis Locarno, la France n'a fait que des concessions et l'Allemagne n'a jamais été satisfaite. Elle ne le sera jamais! Plus on lui donne et plus elle exige. Se représente-t-on Bismark, dix ans après 1870, se mettant des gants pour parler à M. Aristide Briand? Si l'on veut savoir comment l'Allemagne eût traité la France vaincue, on n'a qu'à se reporter au traité de Bucarest du 7 mai 1918, qui ruinait et asservissait complètement la Roumanie, et que le délégué allemand Krieger appelait pourtant "une paix douce, par comparaison avec les conditions prévues pour l'Angleterre et la France."

La France, vaincue, eût été durement traitée en vaincue. Aujourd'hui, la politique de la France victorieuse consis-

te à adoucir pour l'Allemagne l'amertume de la défaite, convaincre l'Allemagne qu'on ne la traite pas en vaincue, et tout cela dans l'espoir d'amener les Allemands à une souriante résignation. C'est plus que du non-sens, c'est de la farce.

L'Allemagne ne se résigne pas. Elle n'accepte pas ses charges dont elle n'a que comme le résultat de son habileté politique.

MM. Treviranus et Wirth ont parlé plus librement que le président Hindenburg, mais le fond de tous ces discours allemands est le même: l'évacuation de la Rhénanie était due; maintenant, il faut la Sarre; ensuite le droit de "militariser" la rive gauche du Rhin; puis, le couloir de Dantzig; puis la réunion avec l'Autriche; enfin des colonies, l'abandon du plan Young, la reprise d'Esperen et Malmédy — bref, l'annexionnement complet du traité de Versailles! Encore un peu, et les Boches exigeront de la France une indemnité!

Ayant formulé ces revendications sur un ton provocant, M. Treviranus déclare, sur les observations de M. Briand, qu'il a parlé "spéculativement", en député et non en ministre, et que d'ailleurs l'Allemagne ne songe pas à obtenir quoi que ce soit par la guerre.

Bien sûr, au train où l'on va, il n'est pas nécessaire d'envisager une guerre, car tous les espoirs sont permis à M. Hindenburg et à son peuple. Mais nous ne croyons point que les explications de M. Treviranus satisfassent tout le monde en France, car tout le monde n'y est pas aveugle et sourd.

me un facteur essentiel de développement et de réussite.

Les méthodes surannées font maintenant place à des systèmes modernes et pratiques dans les fermes des cultivateurs qui ont envoyé leurs fils étudier l'agriculture, et devant l'exemple donné, nos institutions enseignantes agricoles sont devenues trop étroites et se voient dans l'obligation de refuser nombre de demandes d'admission cha-

L'enseignement agricole

LA POPULATION AGRICOLE COMPREND DE PLUS EN PLUS SON IMPORTANCE. — LES ECOLES D'AGRICULTURE RE-

FUSEMENT DU MONDE.

Depuis quelques années principalement, grâce à l'impulsion donnée par le ministère de l'Agriculture de Québec, et à l'aide financière largement accordée aux Ecoles d'Agriculture, l'enseignement agricole a non seulement fait de grands progrès, mais il s'est imposé auprès de nos populations rurales com-

NOUVELLE HUMORISTIQUE (1)

SUNNY JIM

par J. B. COTE

En rentrant à la maison, ce soir-là, après une rude journée d'ouvrage au garage, (je tiens garage et je vends de la gazoline et des accessoires d'automobiles), je constatai tout de suite que la "patronne" était l'heureuse dépositaire d'une importante nouvelle, car je dois vous avouer que ma femme, comme ses congénères, nage dans la béatitude lorsqu'elle a la bonne fortune de mettre la main, ou plutôt l'oreille, sur un cancan inédit. Il est juste d'admettre, cependant, que dans notre petite bourgade isolée du Nord de l'Alberta, la vie est plutôt monotone et que nos épouses souffrent terriblement du manque de matière à commérer, ce qui leur donne l'habitude de leur imagination.

Elle vaquait aux préparatifs du souper avec de petits airs entendus et mystérieux, silencieuse, ce qui est contre ses habitudes. Je fis diplomatiquement semblant de ne m'apercevoir de rien; je me débarrassai à grande eau et avec force savon sur le perron, afin de ne pas éblouir la cuisine, car ma femme est tellement méticuleuse et propre, que l'entrée de sa cuisine est plus sévèrement défendue qu'une mosquée, aux malheureux qui ne se sont pas au préalable purifiés par de copieuses ablutions, avant d'y pénétrer. Cette particularité est une de ses nombreuses qualités, de celles que j'appelle cardinales, car elle les pousse à un haut degré d'intensité. Je causai de sujets indifférents pendant le souper, ma bonne moitié ne suivant que distraitement la conversation. Enfin, n'y tenant plus sous le poids d'un fardeau de plus en plus lourd à porter, elle s'approcha de moi, se plaça confortablement les deux coudes sur la nappe et me dit d'un ton qu'elle s'efforça de rendre naturel:

"Eustache, j'ai une grosse nouvelle".
"Pas possible; répondis-je tâchant de paraître étonné."
"—Le nouveau maître d'école est arrivé".

Je fus dispensé de l'effort de chercher une phrase pour exprimer de l'étonnement au sujet d'une nouvelle que je savais déjà, car elle continuait avec volubilité, ayant bien de réduire au plus tôt la pression qui avait tenu sa machine à penser sous une tension épuisante pendant une grande partie de la journée.

"C'est, dit-elle, un jeune homme distingué; un vrai monsieur. Ça se voit tout de suite à sa manière. En descendant de voiture, il a commandé, comme un homme accoutumé de se faire servir, de porter ses bagages dans la meilleure chambre de l'hôtel et s'est fait apporter de la bière et du cognac. Il n'y a que les gens de la bonne société qui savent faire les choses comme cela. J'ai su, par la cuisinière de l'hôtel, qu'il avait déclaré qu'il y avait trop de bruit dans une auberge de campagne pour un professeur; qu'il poursuivait des travaux littéraires et artistiques qui l'obligeaient à rechercher le calme et le recueillement dans la solitude, et que sa dignité ne s'accommoderait pas du ralugm pecus qu'il fallait condoyer tous les jours dans ces établissements. C'est pourquoi; heu! heu!... j'ai décidé de le prendre en pension. Eustache. Notre intérieur va lui plaire et nous pourrions en profiter pour faire donner des leçons de diction et de littérature à Aurinna".

J'ouvre ici une parenthèse pour expliquer que nous n'avons pas d'enfants en propre, ma femme pratiquant la plus stricte économie sur ce point, mais, en revanche, elle élève force chiens hargneux à poil long et à la mine rébarbative. Nous avons cependant adopté une de ses nièces, orpheline qu'elle a affligée du nom d'Aurinna, en souvenir d'une vague et lointaine héroïne "poétique" de roman, mais nos voisins et "amies" en ont fait "Urina" par esprit de jalousie, car elle possède un tempérament, sinon un sens artistique plus raffiné que les autres femmes de notre localité et ne se gêne pas pour leur faire sentir leur infériorité intellectuelle. Elle souffre beaucoup de froissements de notre entourage laide à laide, comme elle dit souvent, et à cause de cela voudrait bien faire vendre notre garage pour aller vivre dans un grand centre, dans une atmosphère plus cultivée où ses goûts artistiques seraient mieux appréciés. Il va s'en dire que l'arrivée dans notre bourg d'un homme distingué pour remplacer les petites maîtresses d'école insignifiantes que nous avions eues jusqu'alors, était une superbe aubaine pour ma femme qui voyait là un bon moyen d'augmenter son prestige social.

Je ferme la parenthèse ci-dessus et je continue la chronique des ambitions sociales de Marie-Berthe. Pardon, j'aurais dû dire, Madame Maurelle. Pour plus de clarté, j'ajouterai que Marie-Berthe était le prénom composé de mon épouse avant son union avec moi, mais depuis elle a, comme on dirait, mué en "Imérina"; j'ai dû aussi m'accoutumer à l'appeler Madame Maurelle quand il y a "du monde" à la maison; mais vu que c'est une femme de tête et qu'elle réussit à en imposer aux autres femmes du village, je lui pardonne facilement ce petit travers.

"La Thullier, continua-t-elle avec énergie, va intriguer pour amener le professeur chez elle et je veux absolument que tu l'empêches d'aller là".
La Thullier est l'épouse du maître manque de tact.

de poste. Ils possèdent un magasin et tout d'assez bonnes affaires. Thullier est lui-même un bon garçon et un des amis avec qui je prends de bonnes parties de plaisir, quand nos épouses respectives ne sont pas là pour maintenir et surveiller les règles d'étiquette de nos castes respectives. Quand nous sommes seuls, nous nous efforçons de niveler cela avec un empressement et une largeur de vue toute démocratique. Madame Thullier est une aussi forte tête qu'Imérina, mais elle n'a pas le même coup d'oeil stratégique. Ostensiblement, elles sont des amies intimes et inséparables, mais en réalité sont férocement jalouses l'une de l'autre et entretiennent l'une contre l'autre des sentiments vitrioliques.

Je vis tout de suite qu'Imérina avait déjà combiné un plan de campagne pour livrer une bataille dont l'enjeu serait le nouveau maître d'école, et que j'étais mobilisé généralissime de ses forces de terre et de mer. Gare alors aux défaillances et aux erreurs de tactique de ma part, car je serais impitoyablement exécuté, si la proie nous échappait.

Sachant que les victoires des grands hommes de guerre sont souvent dues à des mouvements rapides de transport incontinent à l'auberge où je fis tout de suite la connaissance de Monsieur le professeur Adhumeau, ce qui ne fut pas difficile car je le trouvais en train de consommer un "cordial" au bar; cela se passait avant l'ère éblouissante de la prohibition. Je remarquai qu'il s'exprimait posément, d'un ton tranchant, d'une voix autoritaire et assurée, en faisant passer les sons entre ses dents avec un léger sifflement, à la façon des poseurs qui veulent passer pour avoir un accent anglais. Il était court et trapu, possédait un embonpoint accentué d'homme important, et un teint pâle qui me frappa. Sa figure était large et ronde, ornée de petits yeux enfoncés, clignotants, qui dévisaient constamment d'un air insolent derrière les verres d'un pince-nez monté en or. Je vis tout de suite qu'il plairait mieux à Imérina qu'à moi. Je lui transmis de la part de cette dernière une invitation à dîner chez nous pour le lendemain, en ayant bien soin de répéter mot pour mot la phrase qu'elle m'avait apprise avant de partir.

Il ne saisit pas tout d'abord le sens du "dîner" à sept heures du soir, ce qui m'étonna un peu de la part d'un homme instruit.

"Je ne sais pas, dit-il, Monsieur Maurelle, heu, si je pourrai, heu, me rendre à votre invitation. Vous comprenez, heu, que ma position, heu, a certaines exigences relativement à la qualité des gens avec lesquels, heu, je puis avoir des relations sociales. Il faudrait au préalable me renseigner, heu, sur votre rang social ici. Je vous prie de me dire quel sera très restreint et très exclusif".

Je fus atterré à la pensée de manquer cette première entrevue, mais je fis intérieurement cette réflexion que ma femme raffolait de la société d'un homme aussi exclusif et aussi distant. Tout de même après la consommation de plusieurs cordiaux que je lui offris et dont il semblait avoir un besoin urgent, il devint plus communicatif et plus familier et me promit chaleureusement d'être présent à la "fonction" sociale que ma femme préparait.

Tout joyeux de mon succès, j'allai faire mon rapport au "chef de mon gouvernement".

Le professeur Adhumeau arriva à notre souper comme une facture C.O. D., c'est-à-dire avant l'heure. Il mangea avec l'appétit d'un bûcheron, but comme deux, et causa savamment d'art, —il prononçait ar-— avec une autorité qui laissa Imérina et Aurinna complètement ébahies. Quant à moi Imérina m'avait expliqué avec fermeté et lucidité, que vu que j'étais un "Philistin" en or (art), je devrais observer une grande réserve dans la conversation, ce dont je le remerciai pour ce rôle facile.

Après le repas, Aurinna accompagna le professeur au piano. Il chanta, le regard vague d'un veau mourant, une longue mélodie qui devait être sentimentale puisque Imérina, qui est pourtant une femme énergique, pleura. Je sentais moi-même le chagrin me gagner, probablement par contagion quand, heureusement, il termina.

Je remarquai avec étonnement qu'il était sujet à certains tics nerveux, comme, par exemple, de se lever soudainement, comme mu par un ressort, au moindre bruit, et se mettre à marquer le pas de l'air fuyant d'un chien qui a fait un mauvais coup; et l'instant d'après, de reprendre sans transition sa morgue habituelle. Imérina m'expliqua, après son départ, que les grands artistes étaient sujets à ces particularités du système nerveux.

Madame Maurelle, mon épouse, est sans contredit une maîtresse femme. Elle manœuvra si bien avec le professeur qu'il devint notre hôte dès le lendemain, au grand désappointement de la Thullier, qui en jura d'envie. Il prit possession de la plus belle chambre de la maison. Imérina insinua délicatement la question de rémunération, mais il chassa ce sujet d'un geste détaché en disant ne rien connaître aux choses vénales; elle s'excusa bien vite de ce

Aurinna avait un "cavalier" que ma femme tolérât, faute de mieux. C'était le fils d'un fermier à l'aise des environs, mais il manquait de la distinction naturelle qui caractérise la bonne classe, comme elle dit, et il ne pouvait pas être considéré sérieusement comme genre éventuel, à cause surtout du tempérament artistique de ces deux femmes, lequel tempérament serait continuellement froissé au contact d'une personne sans éducation. Je dois dire, en sa faveur, qu'il était le seul "cavalier" qui avait résisté aux manières dédaigneuses et supérieures de ma femme et de ma fille. Cette dernière reçut donc l'ordre de lui signifier son congé avec tact, en lui faisant comprendre que leurs routes ne suivraient plus désormais une direction parallèle. Le pauvre garçon parut très affecté, malgré le tact de ma femme et de ma fille. Je pus le consoler en lui représentant le danger, dans un jeune ménage d'avoir une belle-mère affligée de supercherie. Il me comprit et se retira discrètement.

Imérina triomphait sur toute la ligne. Du même coup elle éclipseait les autres femmes de notre petit cercle social et elle se débarrassait d'un prétendant qu'elle trouvait inadéquat pour sa nièce.

Monsieur le Professeur devait, tous les matins, avoir sa tasse de chocolat chaud dans son lit. Aux autres repas sa constitution distinguée ne s'accommodait pas de notre régime ordinaire. J'avais toujours cru que nous avions une bonne table mais je m'aperçus vite de mon erreur. Le professeur fournit à Imérina des renseignements culinaires précieux; c'était un garçon qui savait se faire comprendre sur ce sujet délicat; ainsi quand ses oeufs n'étaient pas à son goût il déclarait d'un ton dégagé: "Nous avons de bons vieux oeufs ce matin" ou bien: "On déguste un résistible bifteck". A cause de sa dignité personnelle, il daignait qu'on lui servît ses repas à part et que le souper fut prêt à sept heures du soir. Tout cela bouleversa mes habitudes. Je m'en plaignis amèrement à Imérina qui me fit comprendre avec sa logique coutumière, que les hommes de bonne société et de grande culture intellectuelle avaient absolument besoin de recueillement et de solitude à leurs repas. Tout de même quand il me fallait abréger mon repas en hâte pour aller servir un client tardif après une journée fatigante, je ne pouvais m'empêcher d'envier le métier d'intellectuel.

Un soir, notre hôte ne parut pas au souper. Vers 11 heures, il rentra dans un état que j'aurais appelé "émêché" si j'avais eu affaire à un homme du commun, mais, par prudence, j'attendis qu'Imérina le définît elle-même par un terme approprié, avant de me prononcer. Il avait le teint empourpré, les yeux brillants la langue pâteuse, la démarche élégante d'un chameau de deux jours; l'haleine nuancée d'odeurs de mauvais cigares et du parfum du whisky que les commis de bar d'alors passaient à leurs clients parvenus à la période jocosité, dans le cours normal d'une suite. Imérina, cependant, pour des raisons connues d'elle seulement, ne crut pas nécessaire de causer tout de suite de ce sujet avec moi.

Parvenu au haut de l'escalier qu'il escaladait à quatre pattes, il trébucha et dégringola jusqu'au bas, de sorte que je fus obligé de le monter à sa chambre, de le débarrasser et de le mettre au lit. Profitant d'un moment où je n'étais pas sur mes gardes, il me saisit traîtreusement et m'embrassa bruyamment. Pour le coup, j'oubliai la contrainte imposée par ma femme et je lui administrai sur le museau un prospectif mais effectif coup de revers de ma main, qui le fit dormir avec la rapidité d'une dose de Castoria à un bébé. Je fus saisi de terreur aussitôt en songeant que ma femme pourrait découvrir ce crime, mais heureusement, elle n'entend rien, et le lendemain notre pensionnaire ne se souvint de rien; d'ailleurs le mal aux cheveux violent dont il souffrait prit toute son attention. Il parla vaguement de dépression mentale. Imérina me fit comprendre avec sa facilité ordinaire que les grands cerveaux, absorbés dans les spéculations de la haute métaphysique, souffraient souvent de réaction intellectuelle qui exigeaient l'absorption de puissants cordiaux pour rétablir le fonctionnement des cellules fatiguées de leur système. J'avoue modestement, dans mon indigence intellectuelle, qu'il me fut impossible de comprendre pourquoi il avait dit comme je le sus plus tard s'annexer ces "cordiaux" sous forme de bière et de mauvais whisky au bar commun en compagnie des plus vulgaires voyoux et des plus grossiers libérateurs de la localité, et qu'il les avait embrassés tour à tour en pleurant d'attendrissement. Je crus bon, afin de ménager la sensibilité artistique de ma femme, de ne pas lui narrer ces derniers détails, afin de lui éviter le travail fatigant de trouver une définition adéquate à ces phénomènes.

Evidemment les dépressions mentales chez les gens de son tempérament se produisent par vagues régulières

(1) Ce récit a paru dans le *Trois* de Québec, livraison août-septembre.

comme les marées sidérales que l'on ne voit pas, car, chaque vendredi soir, notre homme déferait vers minuit dans un état que je n'ai jamais pris la responsabilité de décrire nettement en présence d'Imérina. Les mauvaises langues de notre village racontèrent qu'il allait souvent en classe dans un état très "cordialisé", et que même il était, un après-midi, tombé dans la boîte à bois, et que, incapable d'en sortir, il s'y était endormi profondément et n'avait été tiré de cette mauvaise posture qu'à cinq heures du soir, par le balayeur.

Ses élèves — la jeunesse de nos jours est impitoyable — l'avaient décoré du sobriquet de "Sunny Jim", nom qui avait tout de suite fait fortune et s'était attaché à lui comme son ombre. Jusqu'où peut aller la perversité stimulée par la jalousie...? Je parle toujours d'après Madame Maurelle. On rapporte au curé qui, heureusement, refusa d'ajouter foi à ces cancanes, que Sunny Jim avait l'habitude d'embrasser les fillettes de sa classe parmi les plus jolies, matin et soir. Pour me mettre en harmonie avec les sentiments élevés de mon épouse, je fis de louables efforts pour ne pas croire à de si détestables propos.

Sunny Jim fut une fois la victime d'une mystification qui faillit le brôler pour tout de bon avec le curé. Un bon samedi soir qu'il avait entrepris une cuite de choix à l'auberge, il dépassa les frontières habituelles de la période loquace et entra tout doucement dans la période comateuse. Il s'affala sur une chaise où il resta la tête renversée en arrière et complètement insensible aux choses de ce monde. Un détail que j'ai oublié de mentionner: il avait le dessus de la tête lisse comme une belle bille d'ivoire, mais cachait cette calvitie précoce au moyen d'une abondante perruque. Pendant son sommeil, cette fausse toison glissa et resta suspendue sur le côté de sa tête, semblable à une chevelure fraîchement scalpelée, laissant exposée une sphère d'une nudité frisant l'indécence. C'est dans cet état intéressant que le trouva un artiste local qui ne l'aimait pas. Ce dernier était un Français, peintre-décorateur de son état, qui faisait tout ce qu'il voulait avec des couleurs et un pinceau. Sunny Jim et le Français se détestaient avec enthousiasme. En présence d'une aussi belle tête, ce dernier eut une inspiration de génie. Il courut chercher ses couleurs et ses pinceaux, fit disparaître la perruque, et, en quelques coups de pinceau rapides, décora le crâne du dormeur d'une peinture qui, comme croûte, aurait été à sa place dans la collection de quelque millionnaire aux goûts artistiques. Sur un fonds noir et jaune apparaissaient en couleurs vives allant du rouge vermillon au vert feuillage, un dragon à face humaine qui semblait enserrer l'occiput du professeur dans ses griffes et regardait en face de lui, avec un rire moqueur et narquois. L'effet était d'un comique achevé.

Satisfait de ce beau travail, il le recouvrit d'un chapeau et laissa Jim à son sommeil innocent.

Ce dernier rentra au logis en titubant, vers minuit, et se coucha. Il avait l'habitude d'assister à la messe basse le dimanche matin, mais ce matin-là il voulut faire mieux, de son pas mesuré et prétentieux, il se dirigea vers la table de communion, superbement ignorant du chef-d'oeuvre qu'il exhibait gratuitement, et peut-être le cerveau engourdi par les libations de la veille. Ce fut une sensation dans l'église. De tous côtés éclataient des rires étouffés avec peine; les femmes mordaient leur mouchoir pour ne pas éclater de ne pas causer de scandale. Quand il ne se pas causer de scandale. Quand il tourna le dos à l'autel pour regagner sa place, le vicaire, qui distribuait la communion, l'aperçut et resta figé de stupeur en présence du dragon multicolore perché sur le crâne du diacre professeur. Il fallut envoyer le bedeau le faire sortir de l'église, afin de rétablir l'ordre.

Imérina fut grande et noble dans cette circonstance. Avec force benzine, elle vint à bout de faire disparaître le malencontreux dragon et recouvrit ce crâne puissant de la perruque retrouvée qu'elle recolla avec une application de colle-forte capable de résister au tomalek d'un Iroquois. Elle déclara avec indignation que de tels procédés étaient dignes de mépris. Je fus diplomatiquement de son avis, mais je n'oublierai de sitôt les instants de bonheur que l'incident nous avait procurés.

Cédant aux instances de ma femme qui voulait absolument faire d'Aurinna une artiste, je dus laisser Sunny Jim lui donner des leçons, soit-disant de diction et de littérature. Pourtant ces deux femmes étaient déjà richement douées d'une diction que j'aurais crue incapable de supporter d'autre développement. Dans un moment d'impatience que je regrettais ensuite, je déclarai avec humeur qu'il serait beaucoup plus pratique pour Aurinna d'apprendre à faire la cuisine et à tenir une maison, ce qu'elle ignorait totalement. Imérina me répondit d'un ton tranchant que je ne serais jamais capable de m'élever au dessus de mon niveau laide à laide; que mon rôle consistait uniquement à fournir la maison du nécessaire, et que d'ailleurs je n'avais pas la compétence suffisante pour présider à "l'évolution artistique d'Aurinna, etc...". Je n'insistai pas davantage sur un argument aussi plausible, car, encore une fois, Imérina est assurément une femme de caractère.

Mon tempérament brutal — c'est encore ma femme qui le dit — m'attira une nouvelle scène de famille désagréable. Entrant fortuitement, un soir, au salon, j'y trouvai Aurinna assise sur les genoux de Sunny Jim, qui la tenait par la taille et lui déclarait avec force intonations sonores et ronflantes, ce que je sus, par après, être des vers d'un certain Verlaine. En m'aperce-

vant, Aurinna jeta un cri d'effroi et voulut se sauver. Sous le coup de l'intense émotion qui me saisit et qu'Imérina me reprocha plus tard comme étant une colère de palefrenier — je n'ai pas encore eu le loisir de consulter un dictionnaire pour savoir si je dois être offensé de cette expression — je pris Aurinna par le bras et j'allai incontinent l'enfermer dans sa chambre. Je ne me rappelle pas bien, mais je crois lui avoir administré une ou deux substantielles claques à l'endroit ou le dos perd son nom. Retournant au salon pour régler le compte de maître Adhumeau, je le trouvai évaporé et, à sa place, ma femme se dressant comme la personnification de la Justice offensée. Je vis que j'avais commis quelque chose de grave et la peur me fit passer des courants chauds dans les jambes. Je restai cloué sur place, incapable de fuir un courroux qu'elle déversa sur moi comme une averse, cinglant comme des grêlons poussés par le vent. Elle dégagea de tout cela la conclusion lucide que j'étais d'une ineptie dégoûtante — je devrai voir un dictionnaire pour ce mot-là aussi.

A partir de ce jour, je m'appliquai consciencieusement à détester Sunny Jim. Je le pris en grippe et j'en arrivai à ne plus pouvoir supporter sa présence, tellement il m'était odieux. Par diplomatie conjugale, cependant je cachai ce louable sentiment à Imérina autant que possible. Pour me contenter un peu, je présentai un jour à ce cher Jim la note de sa pension. Il ne nous avait encore rien donné depuis huit mois qu'il était chez nous. Cette démarche était encore un faux-pas et une maladresse de ma part.

"Sachez, Monsieur Maurelle, me dit-il avec la froideur dédaigneuse d'une duchesse d'autrefois, que la haute culture artistique que Mademoiselle Aurinna reçoit de moi a une valeur autrement plus substantielle que votre modeste pension. Vous restez encore mon obligé. D'ailleurs ce n'est pas à vous d'apprécier."

C'est alors que je vis le peu de valeur de la crème, du bifteck, du poulet, des fruits, etc., dont il consommait une énorme quantité, mise en regard du bagage intellectuel dont ma femme et ma fille faisaient apparemment une consommation encore plus grande. Je n'étais pas, par paresse mentale, d'approfondir ce problème.

La douceur du printemps s'étendit bientôt sur notre localité. J'étais, un soir calme de juin, au jardin, en train de fumer une bonne pipe, en respirant l'air chargé des parfums des lilas en fleurs, après une journée de fatigue au garage, quand je fus rejoint par Imérina qui s'assit près de moi. J'eus tout de suite le pressentiment que ma tranquillité serait éphémère, car elle avait l'air réjoui des grandes occasions.

"Eustache, dit-elle, après quelques moments de méditation profonde qui augmentèrent encore mon inquiétude, j'ai à te parler d'une chose importante." "Je m'en doutais", dis-je avec ma prudence habituelle.

"Comment, tu le sais... pas possible. C'est-à-dire que je le sais sans le savoir. Je me doute bien, à ton air mystérieux, que tu as quelque chose de désagréable à m'annoncer, mais le diable me crache un louis si je me doute seulement de ce que c'est."

"Tant mieux, dit-elle encore, je craignais tant que tu ne consentes pas."

"Tu sais bien, Imérina, que mon consentement n'a jamais été indispensable."

"Que je suis contente pour Aurinna! s'écria-t-elle avec bonheur; mon plus grand désir va enfin se réaliser, grâce à ton gros bon sens. Un artiste dans la famille. Je savais bien que tu n'étais pas plus bête qu'un autre, malgré ton air."

"Comment, lui dis-je, lorsque je pus prendre la parole, c'est d'Aurinna qu'il s'agit?"

Elle n'eut pas l'air d'entendre ma question, mais je reçus la solution de l'énigme comme une douche d'eau froide en pleine figure, lorsque je vis apparaître Aurinna marchant joyeusement au bras de l'ineffable Sunny Jim.

"Monsieur, me dit-il avec son aplomb ordinaire, en me tendant sa grosse main flasque, nous attendons vos félicitations. Je crois que vous serez flatté de m'avoir pour genre."

Quand je recouvrai l'usage de mes sens, après ce choc qui m'avait paralysé sur place, ma femme les avait déjà entraînés à l'intérieur de la maison.

"Pour le coup, me dis-je, en réfléchissant lorsque je fus de nouveau en tête-à-tête avec moi-même, c'est le bonnet. Me voilà engendré à perpétuité d'une personne qui me détraque le système nerveux tant je dois faire violence à mes sentiments naturels pour ne pas l'étrangler. Si ce mariage se fait, et il va se faire si ma femme l'a dans la tête, il y a de fortes chances pour que je commette un genre d'écrou avant peu; et tout cela grâce à l'ambition d'une femme entêtée à vouloir éclipser ses voisines."

Elle ne perdit pas de temps à annoncer la nouvelle dans le village, savourant d'avance, tel un Iroquois le sang de son ennemi, l'envie des autres femmes. L'effet de cette nouvelle fut cependant tout différent de ce que désirait Imérina car notre futur genre d'écrou fut cordialement détesté de tout le monde, à cause de sa morgue prétentieuse.

Deux semaines se passèrent pendant lesquelles les préparatifs du mariage furent poussés avec une activité fiévreuse. Quant à Jim, il se renferma dans une réserve hautaine et affecta un détachement lointain.

Un jour le médecin m'accosta dans la rue: "Monsieur Maurelle, me dit-il, vous êtes un citoyen estimable, et je crois qu'il est de mon devoir de vous avertir d'une chose. Ça va être une



Monter une Côte à Grande Vitesse

Il faut beaucoup de pouvoir et un bon élan pour monter une côte sans changer de vitesse. Prenez un bon élan par un déjeuner de Shredded Wheat avec du lait pour surmonter les difficultés d'une journée de travail intense. Il y a une "accélération rapide" dans cette délicieuse nourriture de blé entier. Aucune nécessité de changer de vitesse au milieu de la côte—allez toujours avec une augmentation d'énergie et de pouvoir. Et le Shredded Wheat est sous une forme si délicieuse et si facilement digérable.



AVEC TOUT LE SON DU BLE ENTIER

THE CANADIAN SHREDDED WHEAT COMPANY, LTD.

crue déception, je le sais, pour vous et pour Madame Maurelle, mais il vaut mieux que vous sachiez la vérité maintenant et prévenir ainsi une erreur irréparable. Voici le mari que vous désirez à vote fille n'est ni plus ni moins qu'un ex-forçat qui a passé deux ans au pénitencier de Fort-Saskatchewan pour bigamie; apparemment il se prépare à commettre une trigramme. Un de mes confrères qui est médecin du pénitencier est venu me voir dimanche dernier, et le hasard a voulu qu'il rencontrât votre Adhumeau, dans la rue et qu'il le reconnût."

Si nous n'avions pas été dans une place publique, j'aurais embrassé ce brave docteur. J'en restai stupide de bonheur et de soulagement, et, dans ma joie, j'oubliai de remercier comme il convenait cet homme qui me rendait un aussi grand service. Il interpréta mon émotion sans doute pour de la peine et me quitta en me serrant la main avec quelques bonnes paroles d'encouragement, dont je n'avais nullement besoin. Cependant je ne me bécotai pas d'illusions sur la tâche qui me restait à accomplir; je savais qu'Imérina ne lâcherait pas aisément un genre éduqué, fut-il trigramme et même dix gammes, et je prévoyais que Sunny Jim me donnerait plus de mal pour l'annuler que l'extermination d'une famille de punaises dans une boiserie. En effet la nouvelle n'eut pas plus d'effet sur ma femme qu'une onde sur un canard: "Monsieur Adhumeau, dit-elle sèchement, est au courant des salétés que la jalousie des gens fait courir sur son compte; aussi a-t-il donné des instructions à son avocat de prendre des procédures en dommages contre les calomnieux. Cela ne change en rien son mariage."

Je dus admettre moi-même, avec un certain sentiment de fierté, que parmi les femmes crédules et tenaces, c'était sûrement la mienne qui méritait le premier prix. Cette consolation n'arrangeait tout de même pas l'affaire, et le problème se présentait toujours dans son insolubilité.

Comme cela se voit parfois dans les histoires, le salut nous vint d'où on ne l'attendait pas; ce fut Madame Adhumeau numéro un qui, sans le savoir, nous sauva.

"La Presse" nous arriva un jour de Montréal avec un superbe portrait en blanc et en noir du professeur Adhumeau. Une note au bas de l'image disait que sa femme, qu'il avait abandonnée trois ans auparavant, avec deux enfants, le recherchait et le suppliait de revenir au foyer. Je me dis que cette femme-là était meilleure que moi.

Ce soir-là fut le premier depuis son entrée chez nous, où j'éprouvai un réel plaisir à l'attendre. Quand je le vis installé à table pour le souper, commandant les mets avec sa suffisance ordinaire, je m'approchai et lui dis:

"Adhumeau, votre femme vous demande à Montréal." En même temps je sortis le journal de ma poche et je le mis nez-à-nez avec sa propre image. "Connaissez-vous ce museau-là? lui dis-je."

"Monsieur, dit-il avec impudence, je n'ai pas l'habitude de me laisser insulter par des insolents et des mal-apprisés. Laissez-moi prendre mon repas en paix."

Il ne m'est arrivé qu'une fois dans ma vie de voir écarlate. C'est quand un cheval vicieux m'avait mordu une oreille tandis que je le ferraissais des pattes d'avant; je dois dire que j'ai été forcé avant d'être garagiste, mais Imérina n'aime pas que je parle de ce temps-là. Le ton insultant de Sunny Jim me fit voir cette couleur-là pour la seconde fois. J'attrapai le personnage

par le collet et le fond de sa culotte, je l'étendis sur le parquet et lui administrai une fessée royale. Quand, à bout d'haleine, je le jetai sur le perron, flasque comme une boudruche dégonflée, je m'aperçus avec stupeur qu'il brillait comme un enfant de trois mois qui a la colique.

Ainsi se termina cette idylle remarquable, qui avait failli me donner un genre trigramme. Il disparut le même soir et on ne le revit plus.

Aurinna est vieille fille, mais c'est une vieille fille sage; il lui est resté de cette aventure avec Sunny Jim, un faible pour les vers qui font pâmer, mais cette manie est inoffensive. Imérina s'est réconciliée avec ses anciennes "amies" et fait maintenant partie d'un petit cercle select où se donnent, à tour de rôle, des thés où l'on grignote des biscuits qui font mal aux dents et des réputations qui ne fatiguent pas la digestion. Je remarque encore qu'elle est toute changée à mon égard; elle me consulte toujours avant de prendre une décision. Mais je ne veux pas dominer en tyran dans ma maison, car, encore une fois, c'est une maîtresse femme... que la mienne. Rimouski, m. 1930.

VAL-BRILLANT

Le 20 septembre s'éteignait dans la paix du seigneur, à Val-Brillant, Sieur Ferdinand Beaulieu, époux de Dame Emillina Moreault. Son service et sa sépulture eurent lieu le 23. Le service fut chanté par le Rév. J. D. Michaud, curé de la paroisse, assisté de MM. les abbés A. Couillard et E. Lavoie. Conduisit le deuil M. Jos. Lizotte, directeur du défunt. Porteurs: MM. Ernest, Joseph et Albert Beaulieu, ses fils, et Amédée St-Pierre son gendre. Il laisse pour pleurer sa mort trois frères et une sœur: MM. Xavier et Joseph Beaulieu, de St-Octave, et Elzéar, de Fall-River, et Mme Ve Jules Savard, de St-Octave, trois fils Ernest, Joseph et Albert, cinq filles Anna (Mme Jos Lizotte), Alice (Mme Amédée St-Pierre), de Val-Brillant, Elvine (Mme Marc Michaud), Adeline (Mme Félix Dionne), d'Amqui, et Aurélie (Mme Albert St-Laurent), de Causapscal, 52 petits-enfants, et 3 arrière-petits enfants. Le défunt était âgé de 81 ans et 6 mois.

A la famille en deuil nos sincères condoléances.

HONNEUR AU MÉRITE

Nos félicitations à Mlle Jeannette Perron, institutrice à Notre-Dame du Sacré-Coeur, qui vient de recevoir du Département de l'Instruction Publique, par l'entremise de M. l'inspecteur Paul Hubert, la gratification de \$200 pour succès dans l'enseignement.

LUCEVILLE

Le 24 septembre 1930, M. le curé Belzile baptisât Joseph-Jean-Marie, enfant de M. et Mme Séverin Côté (née Desrosiers, Alice). — Parrain et marraine, M. et Madame Albert Desrosiers, oncle et tante de l'enfant. Porteuse, Mme Jean-Bte Desrosiers, grand-maman.

LOI DES ELECTIONS FEDERALES

DISTRICT ELECTORAL DE RIMOUSKI

SOMMAIRE

Dépense d'élection de Herm Boulay. Dépenses personnelles du candidat \$148.70.

Daté à Rimouski le 26 sept. 1930.

L. O. VALLEE

Agent Officiel.

Par ordre: Chs D'Anjou, Officier Rapporteur.

Le Progrès du Golfe

RIMOUSKI, VENDREDI LE 3 OCTOBRE 1930

Le devoir anglais aux Indes

C'est une grosse partie qui se joue en ce moment en Orient et en Extrême-Orient. Les bolchévistes russes paraissent avoir manqué leur affaire en Chine. Un sursaut du nationalisme chinois les avait forcés à relâcher leur étreinte, à rappeler leurs agents, à renoncer momentanément à leur propagande, mais nous assistons depuis quelques semaines à une nouvelle offensive communiste qui ne laisse pas d'enregistrer des succès et qui est de nature à inquiéter toutes les puissances occidentales. On ne s'attend guère, au milieu des difficultés où elles se débattent, à ce qu'elles entreprennent une expédition commune en Chine. Le temps est passé (il y a trente ans de cela) où le "concert européen" envoyait contre les Bozars un corps d'armée formé de contingents fournis par toutes les puissances et commandé par le général prussien Waldersee surnommé pour l'occasion le "Walmarschall". La Chine, depuis cette époque bénie de l'impérialisme européen, s'est débarrassée des "diabliques blancs". On ne les voit pas remettant le grappin sur un pays pourtant fructueux.

Du moins faut-il espérer que les puissances occidentales possédant en Extrême-Orient et en Orient des intérêts de premier ordre sauront défendre leurs colonies contre l'anarchie, déjà, si l'on peut dire, toute-puissante en Chine. La France a fait face, avec l'énergie qui était de mise, aux rébellions locales qui se sont récemment produites en Indo-Chine. Pour le moment, la calme est rétabli.

On n'en peut pas dire autant de l'Inde britannique. La situation, dans cet énorme territoire si disparate, reste singulièrement troublée. On sait que Gandhi a été emprisonné à Poona, mais on sait aussi que le régime auquel il fut soumis n'eut rien de draconien. Il était autorisé, il était même encouragé par l'autorité britannique à recevoir dans sa geôle ses partisans et ses adversaires. Les uns et les autres ne se sont pas fait faute d'aller discuter avec lui, et le "Saint Homme" pourrait bien reprendre les armes. Il était disposé, disait-on, à conclure un armistice, à proclamer la fin de la campagne de désobéissance civile. Il ne s'opposerait même pas à ce que ses disciples participassent à la nouvelle conférence anglo-indienne qui doit se tenir à Londres.

Les nouvelles qui nous arrivent depuis quelque temps des Indes par l'intermédiaire des agences anglaises sont moins rassurantes. Le Congrès pan-hindou réuni à Bombay a désavoué Gandhi, condamné sa tendance à la conciliation. C'est peut-être parce qu'il sent cette résistance de son peuple que Gandhi se tient à l'écart. Il ne semble pas à la veille de faire entendre aux siens cette parole de paix, ces exhortations à l'abandon de la lutte que le gouvernement britannique attendait de lui.

L'expédition des Afridis contre Pechaver et ses premiers succès entrent peut-être pour quelque chose dans le changement d'humeur dont Gandhi fait preuve. Les Afridis sont des montagnards particulièrement belliqueux, fixés sur la frontière nord-occidentale de l'Inde, aux confins de l'Afghanistan. Le vice-roi de l'Inde a pris très au sérieux leur entrée en campagne. La métropole a immédiatement envoyé des renforts. Certains journaux londoniens ont même envisagé la nécessité d'une "expédition punitive". Comme il est naturel, l'entrée en scène des Afridis a causé une grande allégresse parmi les nationalistes outranciers de l'Inde anglaise. Le moment leur paraît mal choisi pour mettre les poudres. Gandhi est trop bien renseigné pour commettre en ce moment une faute politique dont son prestige souffrirait.

Il faut espérer, toutefois, répétons-le, que la Grande-Bretagne fera son devoir humain et ne laissera pas l'anarchie contaminer les Indes, alors que son progrès en Chine cause déjà de si graves inquiétudes. Malheureusement la Grande-Bretagne est gouvernée par des hommes à qui leurs principes commandent les imprudences et qui n'esquivent les fautes qu'en manquant à leurs principes. On sait que la Grande-Bretagne a dénoncé le mandat que la Société des Nations lui avait confié sur l'Irak. M. MacDonald jette par-dessus bord cette tutelle qu'avaient sollicitée ses prédécesseurs. Il simplifie sa besogne au risque de compliquer encore les affaires dans le Proche Orient. Assurément le gouvernement travailliste ne songe pas à évacuer l'Inde, mais a-t-il vraiment conscience du rôle qu'il joue dans ce pays à l'égard du monde entier? Il y a dix ans, la Pologne, aidée par la France et le Général Weygand, sauva l'Europe du bolchévisme et de la révolution universelle. Il appartient à l'Angleterre de remplir en Orient la même mission. On voudrait être sûr qu'elle se rend compte de la grave responsabilité qui pèse sur elle.

AUTOMOBILES ET AUTOMOBILISME

L'article consacré par le Progrès du Golfe, sous la signature de M. J. B. Côté, à la dénonciation des méfaits de l'automobile, jure fortement de paraître dans ce journal, intéressant et excellent du reste, qui publie habituellement à pleine capacité les annonces de nombreux vendeurs d'automobiles. Ces annonces payées à tant du ponce ou de la ligne ont pour but de convaincre les lecteurs qu'ils doivent acquiescer à l'automobile, de telle ou telle marque. Or, d'après l'article de M. Côté, l'automobile est la cause de tant de maux matériels et moraux et de désordres tellement graves, qu'il ne devrait pas être permis aux journaux, surtout ceux qui les encouragent, de faire de la publicité qui encourage les gens à s'acheter des automobiles.

Il y a plus, dans le cas du Progrès du Golfe. Si je ne me trompe, ce journal a pour directeur ou rédacteur en chef un très aimable personnage qui correspond assez peu à l'idéal réactionnaire de son collaborateur J. B. Côté. Le Progrès, qui fulmine contre l'automobile et l'automobilisme, possède à sa tête un "recordman" tellement convaincu de la nécessité de ce mode de locomotion qu'il n'a pu se résoudre, l'hiver dernier, à renoncer au volant alors que tous les automobilistes de sa région se résignaient, eux, à voyager sur leurs jambes, dans la neige jusqu'au ventre. Si l'automobile est la cause de tant de ruines et de désordres sociaux, de tant de dépravations, si elle est, en fin de compte, un véritable fléau, on se figure fort mal que le Progrès du Golfe, qui publie aussi dévotement, sous un titre d'affiche, la prose autophobe de M. Côté, se montre si peu édifiant en laissant son "principal fonctionnaire" démontrer par l'exemple que l'automobile est devenue, en quelque sorte, un article de première nécessité. Serait-ce trop demander à ces messieurs d'expliquer cette incongruité entre leurs écrits et leurs actes? Alors, charmant félin de notaire directeur spirituel du Progrès, partagez-vous bien la haine de ce bon M. Côté à l'égard de cet instrument de perversion, (qu'il dit) dont vous paraissez si satisfait de tirer parti en tout temps de l'année? N'avez-vous plus, sous votre patte de velours, ces admirables griffes avec lesquelles vous savez jadis exécuter les apôtres du rétrogradisme et les larmoyants contempteurs du progrès qui n'éprouvent de réelle satisfaction qu'à se faire les détracteurs amers de leur siècle?

En attendant, me sera-t-il permis de relever quelques perles dans le réquisitoire de M. J. B. Côté contre l'automobile? "C'est un fait ADMIS (!), l'automobile est un merveilleux instrument de déplacement, mais pas autre chose." Pas autre chose? Quelqu'un aurait-il, déjà, prétendu que l'automobile pût être, de sa nature, autre chose? Il n'y a encore personne, que je sache, qui ait songé à faire de ce merveilleux "instrument de déplacement", un instrument pour écrire des lettres, coudre des boutons, ou faire de l'abat-jour; pour laver la vaisselle, ou pour ferrer les chevaux, pour traire les vaches ou cueillir des "be-luets".

"Avec l'automobile, l'homme n'a plus besoin de jambes... tout le monde peut se payer le luxe d'être cul-de-jatte..." Pour une révélation, en voilà une vraie. Je risquerai cependant une timide suggestion. Ne faudrait-il pas améliorer un peu le mode de construction, de manière à permettre aux culs-de-jatte de M. Côté de s'asseoir commodément, de presser la pédale et les freins, de leurs mains, et de tenir le volant avec leurs oreilles ou leurs dents?

Le même génial auteur, comparant l'automobile au C. P. R. et au C. N. R. comme moyens de transport rapide, tire la conclusion suivante: "cependant, personne ne s'est encore imaginé que chacun dût posséder son petit chemin de fer". Non, c'est vrai, mais ça doit être, je suppose, parce que chacun peut voyager partout sur les grands chemins de fer, sans en avoir un.

Là où M. Côté devient dramatique, c'est quand il compare le nouvel état de choses produit par l'invasion de l'automobile dans nos mœurs et costumes, aux bouleversements de la Révolution française. A part des accidents et catastrophes, notre époque, prétend M. Côté, souffre de dégénérescence, d'affaiblissement du niveau de la culture.

"Le commerce des livres est abandonné, les œuvres intellectuelles sont négligées. Le professionnel, l'homme d'affaires désertent leurs bureaux, leur habileté à exercer leur profession est amoindrie. L'esprit est distrait, émiétié... incapable de fournir son rendement ordinaire dans le travail de concentration si indispensable à l'étude. C'est à peine si on jette de temps en temps un regard distrait sur un "journal". Pour prouver ce qu'il appelle cet "extrême", notre Caton cite le cas des forcenés, — ivrognes ou idiots. Mais, cher ami, n'y a-t-il à votre idée que des énumérations qui conduisent l'automobile, et sont-ils la majorité? Vous obligeriez vos lecteurs en éclaircissant ce point.

Quant aux mœurs, l'automobile peut être à redouter comme la presse, les livres, le cinéma, les robes, les "crâtures" — toutes choses utiles ou nécessaires qui sont fréquemment des instruments de perversion, mais qu'il ne faut pas encore question de faire disparaître de la surface de la terre.

Mais alors, que conclure du procès qu'entend faire M. J. B. Côté à l'automobile? Aucune conclusion n'est indiquée par l'auteur. Il serait bien gentil de nous en offrir une qui soit possible et pratique. La suppression? La prohibition? Dame! pourquoi pas?

R. M. L.

"M. R.-B. Bennett, qui vogue actuel-

Pourquoi pas toujours un lait propre

Si nous jetons un coup d'oeil sur nos statistiques démographiques, nous sommes surpris de la quantité énorme de vies fauchées dans le bas âge. Encore, y a-t-il diminution marquée sur les chiffres élevés, mais réels de quelque quinze ans en arrière.

Nombres sont les causes qui ont fourni et fournissent encore large part à ce tribut humain, qui se dirige chaque année vers nos cimetières et, parmi celles-là, l'alimentation lactée, la plus connue et à laquelle ne peut se soustraire l'enfant, joue parfois un rôle néfaste.

Le lait lui-même, sa provenance, sa manipulation doivent donc remplir certaines conditions hygiéniques indispensables pour que cet aliment d'utile, ne devienne pas nocif ou ne soit pas cause de troubles sérieux et parfois mortels.

La tuberculisation, c'est-à-dire la réaction négative à un état tuberculeux souvent insoupçonné chez l'animal, se répand de plus en plus dans notre province; déjà assez bien connue, ses avantages, voire sa nécessité ne nous retiendront pas.

Egalement, nous ne parlerons pas des règles qui doivent présider au choix du site d'une étable, du système de ventilation idéal qu'on doit y rencontrer, choses qui, malgré leur influence indéniable sur la santé de l'animal, sont encore trop mal comprises.

Non, la propreté proprement dite fera seule ici, l'objet de notre attention.

Visons-nous une étable que nous sommes parfois frappés par la mauvaise tenue des bêtes. On ignore l'usage de l'étrille et on laisse la nature faire oeuvre de coiffeur. Outre le confort apporté au pauvre animal, son brossage quotidien permettra d'éliminer une source d'infection, car nombre de saletés et de microbes trouvent asile dans le poil; sans compter que les flancs malpropres et même "encroûtés" de la vache, laissent parfois tomber dans la chaudière à lait des particules peu désirables de nature bien connue. Contrairement à ce qui devrait exister, plusieurs oublient que le nettoyage de l'étable soulève une infinité de poussières qui retombent en-

Ces quelques soins, bien simples, il va s'en dire, sont pourtant indispensables, lorsqu'on veut avoir un lait propre et hygiénique.

Puissions-nous donc comprendre toute l'importance qu'il y a pour les centres de production laitière à se rappeler que la question hygiène est de nécessité absolue, lorsqu'on a à cœur de livrer au marché un produit qui ne devienne pas, par sa qualité inférieure, source de mortalités nombreuses!

Pratiquons l'hygiène et gardons à notre province ses berceaux.

Dr J. U. BEDARD,
Officier-médical,
Unité Sanitaire du comté de Matapédia

Le succès de M. Bennett dans la vie

Le correspondant parlementaire du Devoir M. Emile Benoist, journaliste peu enclin à faire l'éloge dithyrambique de M. Bennett, écrivait naguère d'intéressantes observations sur les prodigieux succès qui ont jusqu'ici caractérisé la carrière du premier-ministre depuis son jeune âge. Cette carrière pourrait se raconter comme un "conte de fée". Qu'on lise cet extrait de l'article de M. Benoist, pour s'en rendre compte:

"M. R.-B. Bennett, qui vogue actuel-

lément vers l'Europe avec une imposante escorte de ministres, de techniciens, d'experts, de statisticiens vient de terminer sa première session comme premier ministre de son pays.

C'est un nouveau chapitre qui s'est ouvert dans la vie étonnante de cet homme dont tous les désirs semblent devoir se réaliser. Cette vie pourrait se raconter comme un conte, un de ces beaux contes que l'on dit aux enfants pour les encourager à être de bons enfants, un de ces récits presque édifians où la vertu sous ses formes les plus

simples: travail, étude, etc., est toujours récompensée dès ce bas monde.

Ca pourrait d'ailleurs commencer à la façon des contes et il n'y a pas de mal d'en faire le récit. M. Bennett est absent. Il ne saurait donc s'en formaliser.

Il était donc une fois un petit garçon et une petite fille. Tous les deux étaient obéissants, studieux, travailleurs. Ils lisaient pour s'instruire au lieu de se quereller avec des camarades, ne déchiraient pas leurs vêtements dans les bousculades, ne faisaient rien de ce qui est défendu. Le petit garçon voulait devenir un homme célèbre et il le disait à la petite fille qui pour cela l'admirait. Le petit garçon grandit et la petite fille aussi. Lui devint catéchiste au Sunday School de son village du Nouveau-Brunswick. Elle voulut s'instruire davantage. Elle l'encouragea. Il devint avocat et partit au loin, très loin.

La petite fille devint une grande dame très riche, après s'être dévouée long temps, au soin de pauvres malades. L'ancien bon petit garçon amassa aussi beaucoup d'argent.

Dans le pays où il était allé vivre, tout au fond du steppe canadien, là où la veille encore erraient les troupeaux de bisons, presque au pied des Rocheuses, un chemin de fer avait fini par passer, une ville s'était construite et il eut tôt fait de faire fortune.

Quand les deux amis se retrouvèrent, longtemps après, ils furent surpris de voir que l'un et l'autre avaient si bien réussi. Comme la petite fille devenue grande dame avait besoin de quelqu'un pour administrer ses richesses, elle les confia à son ami. Et il fit si bien que la grande dame, à sa mort, les lui laissa, ne connaissant personne qui put en faire un meilleur usage.

Ca pourrait n'être qu'un conte; c'est la vérité.

Le petit garçon a continué de monter. Il est devenu pleinement ce qu'il rêvait d'être. Rêta riche et célèbre, il est maintenant l'un des chefs de la nation canadienne.

En 1927, à Winnipeg, des milliers de personnes accourues de tous les coins du Canada le portaient à la tête du parti conservateur.

Le discours que prononça M. Bennett, un soir d'octobre, en l'Amphithéâtre de Winnipeg, restera toujours vivace dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu. Souvent M. Bennett, dans ses discours politiques, vise au pathétique et n'atteint qu'à l'émphase. A Winnipeg, il fut émouvant.

"J'ai en un songe la nuit dernière, dit-il, et je me suis vu l'Élu de ce soir." Continuant sur ce thème, il ajoutait qu'il voulait être l'Élu dans le sens le plus sacré du terme, un homme nouveau, prêt à sacrifier ses richesses à la cause qu'il fait sienne, ne voulant être le premier que pour se faire, selon la parole évangélique, le serviteur de tous.

Dès ce soir-là, M. Bennett promettait aux gens de son parti qu'il ne négligerait rien pour atteindre au pouvoir et pour remettre en honneur les vieux principes du parti conservateur.

Homme des réalisations promptes, comme il faut parfois que cela soit dans la vie des grands hommes d'affaires, M. Bennett a saisi la première occasion pour tenir parole. Moins de trois ans après son élection comme chef de son parti, le voilà premier ministre du pays. Son parti détiendrait fortement le pouvoir."

Le Gyproc offre une PROTECTION DEFINITIVE

ETANT faite de Gypse, la Cloison Murale Gyproc ne peut brûler. Et, cette année, elle a une nouvelle surface, lisse et de teinte ivoire, qui rend superflue toute décoration (quand elle est divisée par panneaux), quoique vous puissiez la teinter ou la recouvrir de papier-tenture ou de plâtre, à votre choix.

Fort solide, peu coûteuse, facilement et rapidement posée la Cloison Murale Gyproc protège définitivement contre le feu les murs, les plafonds et les cloisons de votre home.

Ci-dessous le nom de votre fournisseur. Consultez-le au sujet de cette première des cloisons gypseuses incombustibles canadiennes, ou demandez notre intéressante brochure gratuite: "Bâtissez et Remodelez avec Gyproc."

GYPROC, LIME AND ALABASTINE, CANADA, LIMITED
Montréal Québec

La NOUVELLE GYPROC
Cloison Murale Incombustible IVOIRE

En Vente Chez
H. G. Lepage Gagnon & Frères Limitée
Rimouski, Qué. Matane, Qué.

SIMONDS
SCIES À MÉTAUX
"RED STREAK"
Lames ou tranchants
seulement trempés
Couper comme l'éclair
Bout rouge

L'acier "Simonds", spécialement trempé, assure la qualité uniforme des lames de Scies-à-métaux "Simonds". Couper plus vite, plus facilement et durent plus longtemps.

Vraiment Économiques
SIMONDS CANADA SAW CO. LTD.
MONTREAL TORONTO VANCOUVER
SAINT-JEAN, N.B. E-117

Festival
de la Chanson, de Danses et des Métiers du Terroir

Chateau Frontenac Québec
jeudi, vendredi et samedi
16, 17 et 18 octobre

Cordiale bienvenue réservée à tous les visiteurs.

Taux spéciaux au Chateau Frontenac pour la durée du Festival.

Pour brochures et tous renseignements, s'adresser à C. A. Langevin, agent général, Pacificque Canadien, Gare du Palais, Québec, ou à P. E. Gingras, agent de District, Gare Windsor, Montréal.

T'a pas ?

Tas-tu déjà jeté les hauts cris devant la femme qui insiste pour te traîner à une soirée — et juré de rentrer tôt —

C'est toi qui voulais rentrer de bonne heure! Si tu crois que tu avais l'air intelligent en dansant avec cette jeune cervelée!

Tas-tu déjà essayé une BLACK HORSE ? Ça ramène la concorde dans un ménage.

Black Horse Daves s.v.p.

Bière Kingsbeer
To pas essayé la Kingsbeer

L'hygiène de l'eau

Le rôle prépondérant de l'eau dans l'économie cellulaire de l'organisme humain est indéniable, si nous considérons que ce facteur entre pour les deux tiers dans le poids du corps. Cet élément que l'on trouve en grande quantité dans toute la nature est aussi indispensable que l'air. C'est le véhicule au moyen duquel s'opère l'action de la vie organique et son but n'est pleinement atteint que si elle est bonne et pure.

Les recherches bactériologiques récentes, en effet dans l'eau, la présence de certains germes nuisibles, causes de maintes affections morbides. Le besoin constant que nous avons de boire nous expose à ces dangers qu'il nous faut éviter par un bon approvisionnement.

Toutes les eaux terrestres nous viennent de la pluie qui, par réaction atmosphérique, tombe sur le sol et alimente les cours d'eau, soit par ruissellement, soit par infiltration. Les eaux de ruissellement ramassent toutes les impuretés du sol et le véhicule. Les eaux d'infiltration, au contraire, en traversant la couche supérieure du sol, se filtrent et se débarrassent de toutes les saletés. Toutefois, ces eaux ne sont bonnes qu'à la condition d'être captées en sous-sol, de manière à éviter que les eaux de surface, toujours plus ou moins contaminées, ne puissent s'y mélanger.

Il est donc de primordial intérêt de surveiller les alentours de toute source d'eau potable, car de la qualité ou de la pollution de l'eau d'alimentation dépend la vie et la santé de ceux qui en font usage. Ainsi, dans toute agglomération, toutes conditions égales d'ailleurs, on peut donc conclure que l'état de santé de la population est en raison directe de l'eau qui doit être un aliment sain et non meurtrier.

A la campagne, la plus grande partie de la population est alimentée avec de l'eau provenant de puits. Ces puits sont ordinairement contaminés à cause de leur construction défectueuse ou de leur mauvaise location. En effet, un puits a pour but de capter l'eau souterraine, mais s'il est mal construit ou mal situé, une partie des eaux qu'il

reçoit provient de celles qui s'infiltrent dans le voisinage immédiat sans avoir, au préalable subi une filtration suffisante.

Il faut donc leur choisir un emplacement convenable, les couvrir et les protéger en écartant de leurs abords toute cause d'insalubrité. A distance appropriée des habitations, ils devront être protégés contre tout dépôt d'immondices, principalement excréta humains ou animaux. Il conviendra d'établir tout autour de l'orifice une aire imperméable, soit en béton soit en argile corroyée avec pente vers l'extérieur de manière à écarter la pluie et autres liquides pollués. On ne doit notamment jamais établir contre le puits l'auge servant d'abreuvoir pour les bestiaux ou de lavoir pour le linge; ces engins doivent être écartés le plus possible, faute de quoi il se forme autour du puits une mare infecte dont les infiltrations gagnent l'intérieur. En résumé, on doit assurer l'évacuation facile de toutes eaux usées aux abords des puits.

Les ruisseaux et les rivières sont aussi des réservoirs dans lesquels l'on va le plus volontiers et le plus souvent, chercher son approvisionnement en eau de boisson, car on les trouve à peu près partout et on y peut puiser de l'eau en abondance et en tout temps de l'année. C'est à ces réservoirs que s'alimentent la plupart de nos aqueducs. Qu'il nous suffise de rappeler que les eaux de surface sans filtration ou sans traitement au chlore, sont toujours douteuses, car ces cours d'eau peuvent être considérés comme des égouts ouverts, drainant un bassin alimentaire... et plus la source est petite, plus le danger de contamination est grand.

Pour assurer un bon approvisionnement à nos municipalités rurales et prémunir notre population contre les dangers qui découlent d'une eau impure, le Service Provincial d'Hygiène, par l'entremise des Unités sanitaires, offre à chacun l'analyse gratuite de tout échantillon d'eau.

THEODORE PERUSSE,

Inspecteur sanitaire,

Unité sanitaire du comté de Matapédia

St-Rémi de Price

La semaine dernière, en l'église de St-Rémi de Price, a eu lieu le mariage de Mlle M. Blanche Algerson, fille de M. et Mme Jos. Algerson, avec M. Charles Pelletier, de Rimouski, fils de Hubert Pelletier, décédé.

M. Jos Algerson accompagnait sa fille et M. J.-Bte Massé était le témoin de M. Charles Pelletier, son beau-frère. La mariée portait une toilette de teinte brune, son bouquet se composait de roses et de lys.

A l'entrée des mariés dans l'église, un joli morceau de violon fut joué par M. Turlett.

Pendant la cérémonie un programme musical fut exécuté par M. J.-Bte Soucy et la chorale des enfants de Marie.

Mlle Alice Forest touchait l'orgue.

Après le mariage le cortège s'arrêta chez M. et Mme Georges Pineault et M. et Mme Amédée Banville. Ensuite, une réception eut lieu à la résidence de M. et Mme J.-Bte Massé pour le dîner. Le souper eut lieu chez M. et Mme

Jos Algerson. Le lendemain les mariés partirent pour aller chez leurs parents M. et Mme Thomas Mallet.

Au nouveau couple, nous souhaitons joie, bonheur et prospérité.

Ste-Jeanne d'Arc

NAISSANCE

Le 27 septembre a été baptisé en l'église de Ste-Jeanne d'Arc par M. l'abbé Alphonse Roy, curé de cette paroisse, Joseph-Henri-Roger, enfant de M. et Mme Arthur Plante. Parrain et marraine, M. et Mme J. H. Roy. Porteuse, Mme Thimothée Guimont.

ST-GABRIEL

Samedi dernier, 27 septembre, est décédée, à l'âge de six mois, Marie-Thérèse Ross, enfant bien-aimée de M. Ernest Ross et Dame Alphonsine Gagnon. Elle a été inhumée le 28.

La fidélité et la franchise habitent le même lieu, car paroles et promesses sont synonymes. L'ami qui trahit a menti avant de trahir.

Le serum antidiphthérique et l'anatoxine

Vers la fin du siècle dernier, on a découvert un remède, qu'on appelle le sérum antidiphthérique, qui guérit parfaitement la diphthérie dans pratiquement tous les cas pourvu qu'il soit donné au début de la maladie et à dose suffisante.

Lors d'une attaque par des germes de la diphthérie, l'organisme se fabrique des substances pour se défendre contre eux. Si l'organisme parvient à produire ces substances protectrices immédiatement, le malade guérit. Cependant, l'organisme n'a pas toujours le temps de produire lui-même l'antitoxine, et voilà pourquoi on injecte un sérum antidiphthérique qui provient du cheval.

En dépit de ce moyen de guérir la diphthérie, les décès par cette maladie continuent à se produire. La raison en est simplement que les parents ne réalisent pas que leur enfant est malade et n'appellent pas leur médecin de famille assez rapidement, d'où le retard dans l'administration du sérum. Nous avons un remède spécifique pour la diphthérie mais cette maladie reste encore une cause de décès parce que nous n'utilisons pas les connaissances que nous possédons.

Nous sommes aussi en mesure de prévenir la diphthérie. La prévention de cette maladie meurtrière consiste dans l'injection d'une substance que l'on appelle anatoxine qui provoque dans l'organisme humain la formation de substances qui le protègent contre les poisons que sécrète le germe de la diphthérie. Le procédé ne comporte pas l'ombre d'un danger. Trois injections sont données à certains intervalles, et au bout de quelque temps la plupart des personnes qui les auraient reçues sont immunisées contre la diphthérie. Les autres, chez qui l'immunité ne s'établit pas si rapidement, auront besoin d'injections supplémentaires.

L'immunité ainsi conférée persiste pendant de nombreuses années, sinon la vie durant. L'expérience partout a démontré que le procédé ne présente aucun danger. Comme la maladie sévit particulièrement chez les jeunes enfants, nous recommandons instamment de faire protéger les enfants de six mois à cinq ans contre la diphthérie en leur faisant donner ces injections protectrices.

Olivier Siding

Dimanche M. le curé Thibault, de Kedgewick, est venu célébrer le saint-sacrement de la messe dans la petite chapelle. Tous ont assisté avec recueillement. M. le curé était accompagné du Rév. Père Lanteigne.

Étaient de passage ici ces jour derniers, M. Philippe Dufour, de St-Moise, M. le Docteur et Madame R. Boulay, M. H. Boulay revenant d'un voyage à Ottawa, Mlle Adrienne Boulay, garde-malade.

Mlle Léa Haché est allée à Campbellton conduire sa petite sœur à l'Hôtel-Dieu.

Les chantiers semblent reprendre activité. Beaucoup de gens nous arrivent. Cela paraît assez rassurant pour l'hiver qui s'en vient. Plusieurs entrepreneurs sont à donner des contrats. Souhaitons que tous réussissent car le chômage s'est un peu fait sentir ici comme ailleurs.

La récolte est très bonne, les patates n'ont pas eu à souffrir trop de la maladie de l'automne. Les navets sont en abondance. Tout, en général, a bien réussi.

Neuvaine à St-Gérard

La fête de Saint Gérard se célèbre le 16 octobre

Une neuvaine préparatoire commencera mercredi le 8 courant pour se terminer le jour du pèlerinage. Les personnes qui ont des faveurs spirituelles ou temporelles à obtenir de saint Gérard pourront envoyer ces demandes au Gardien du Sanctuaire.

Adresser les demandes et les offrandes pour lampes ou cierges durant la neuvaine à l'abbé C.-J. Roy, Gardien du Sanctuaire, Saint-Gérard-de-Wolfe, P. Q.

CAUSAPSCAL

UN CULTIVATEUR EPROUVE

Dans le cours de l'après-midi de mercredi dernier, le 24 septembre courant, le feu a dévasté la résidence de M. J. A. Vaillancourt, cultivateur, de cette paroisse, demeurant sur le rang "A" du Canton Hunqui à l'intersection de la route conduisant aux autres rangs de ce canton. Il n'y avait personne à la maison lorsque le feu se déclara; les voisins qui en eurent connaissance firent leur possible pour maîtriser les flammes mais elles s'étaient propagées tellement à l'intérieur de la maison qu'il a été impossible de les contrôler comme de sauver quoi que ce soit du mobilier et de la lingerie. La bâtisse et son contenu sont une perte complète d'environ \$3500.00 en partie couverte par les assurances.

CABANO

DECES. — Est décédée, après une maladie de quelques heures, Mme Adèle Bérubé, née Blanche Pelletier, à l'âge de 33 ans et 6 mois. Son service et sa sépulture ont eu lieu le 25 sept., au milieu d'une affluence considérable de parents et d'amis.

Est décédé également, M. Willy Courbron, fils de William, le 22 septembre, à l'âge de 26 ans, après une maladie assez longue. Son service et sa sépulture ont eu lieu le 23. Le défunt faisait partie des Forestiers Canadiens et ses confrères sont venus en grand nombre, pour l'accompagner à sa dernière demeure.

Nous prions les familles éplorées, d'agréer nos sincères condoléances.

ABONNEZ-VOUS

AU

Progres du Golfe

HORAIRE DES BATEAUX

M.-S.-MAYITA

LUNDI 8.00 a.m.—Départ de Rimouski pour Bersimis, Baie Comeau, Franquelin, St-Nicholas, Godbout, Baie de la Trinité.

MARDI 6.00 a.m.—Départ de Baie de la Trinité pour Godbout, St-Nicholas, Franquelin, Baie Comeau, Bersimis. Arrive à Rimouski vers 6.00 p. m.

MERCREDI 8.00 a.m.—Départ de Rimouski pour Baie Comeau.

MERCREDI 3.00 p.m.—Départ de Baie Comeau pour Dimouski.

VENDREDI 8.00 a.m.—Départ de Rimouski pour Baie Comeau, Franquelin, St-Nicholas, Godbout, Baie de la Trinité.

SAMEDI 6.00 a.m.—Départ de Baie de la Trinité pour Godbout, St-Nicholas, Franquelin, Baie Comeau. Arrive à Rimouski vers 6.00 p. m.

M.-S.-MANICOUAGAN

MARDI 8.00 a.m.—Départ de Rimouski pour Bersimis, Papinchois, Isles aux Outardes, Pointe aux Outardes. Revient à Rimouski mercredi.

JEUDI 8.00 a. m.—Départ de Rimouski pour Bersimis, Papinchois, Isles aux Outardes, Pointe aux Outardes. Revient à Rimouski vendredi.

SAMEDI 8.00 a.m.—Départ de Rimouski pour Bersimis, Papinchois, Isles aux Outardes, Pointe aux Outardes. Revient à Rimouski dimanche.

M.-S.-MARCO POLO

LUNDI 10.00 a.m.—Départ de Matane pour Baie de la Trinité, Isle aux Ouefs, Pentecôte, May Islands, Shelter Bay, Clarke City, Sept Isles.

MARDI 8.00 p.m.—Départ de Sept Isles pour Clarke City, Shelter Bay, May Islands, Pentecôte, Isles aux Ouefs, Baie de la Trinité, Matane.

JEUDI 10.00 a.m.—Départ de Matane pour Baie de la Trinité, Isle aux Ouefs, Pentecôte, May Islands, Shelter Bay, Clarke City, Sept Isles.

VENDREDI 8.00 p.m.—Départ de Sept Isles pour Clarke City, Shelter Bay, May Islands, Pentecôte, Isles aux Ouefs, Baie de la Trinité, Matane.

(SUJET A CHANGEMENTS AVEC OU SANS AVIS)

Pour renseignements s'adresser à:

La Cie de Transport du Bas St-Laurent Limitée.

J. P. THIBODEAU, Gérant. Quai de RIMOUSKI. — Tél. 586

Sa saveur est délicate comme l'arome des fleurs

LE THÉ VERT "SALADA"

'Tout frais des plantations'

PIANO USAGE A VENDRE

Bon piano en très bon ordre visible au magasin de meubles de Octave Bertin à Mont-Joli, à vendre à bonnes conditions.

Petites annonces

TABAC LE DRAPEAU. Fait de petit Tabac choisi apprécié du connaisseur. Valeur de 15 le paquet pour 10 cts le paquet. Compagnie de Tabac Terrebonne, Qué. EN VENTE PARTOUT.

AVIS

Succession Epiphane St-Laurent. Les personnes endettées envers cette succession sont priées de payer entre nos mains. Les réclamations contre cette succession devront être adressées immédiatement.

R.-E. ASSELIN Avocat. Exécuteur testamentaire

A VENDRE

La propriété de feu Epiphane St-Laurent, située rue St-Germain, Est, pour plus amples informations s'adresser à R.-E. ASSELIN Avocat. Pour les héritiers J.N.O. 19 sept 1930

Province de Québec, District de Rimouski, Cour Supérieure, No 2856. Dame Arthémise Couturier, épouse de Adalbert Brisson, cultivateur de la paroisse de St-Narcisse, dument autorisée aux fins des présentes, demanderesse Vs Adalbert Brisson, cultivateur de St-Narcisse, défendeur.

Une action en séparation de bien a été instituée ce jour Rimouski ce 30 août 1930

Alphonse Chassé, Procureur de la demanderesse

S.R.C. CHAPITRE 140 LOI DE LA PROTECTION DES EAUX NAVIGABLES

La compagnie James Richardson Ltd de Matane donne, par les présentes, avis qu'elle a, suivant les dispositions de l'article 7 de la loi ci-dessus, déposé chez le Ministre des Travaux Publics à Ottawa et chez le registraire du comté de Caspé, division de Ste-Anne des Monts à Ste-Anne des Monts une description de l'emplacement, plan d'un quai qu'elle désire construire dans le fleuve St-Laurent à Cap-Chat dans le canton Cap-Chat, vis-à-vis le lot No 65 du premier rang de ce canton.

Avis est aussi donné qu'à l'expiration d'un mois à compter de la date de la première publication du présent avis, la Compagnie James Richardson Ltd, s'adressera en vertu de l'article 7 de la loi ci-dessus au Ministre des Travaux Publics à son bureau à Ottawa, pour obtenir l'approbation de l'emplacement et du plan et la permission de faire les travaux mentionnés au plan et dans la description.

Rimouski, 8 septembre 1930. CASGRAIN & CARON, Procureurs de la requérante.

4000 NOMINATIONS

Annuellement comme facteurs, commis, sténographes, inspecteurs des douanes, etc., dans le service du gouvernement. Pour détails, écrivez à Dépt. Service Civil, M.C.C. Schools Ltd, Toronto 10.

A VENDRE

Une paire de chevaux de 1500 livres. Un auto Studebaker usagé, mais en parfait ordre.

Pour un acheteur, au comptant, prix très attractifs. P. E. SAINDON, ptre, Ecole d'Agriculture de Rimouski.

A VENDRE A MONT-JOLI

Hôtel meublé, 32 chambres, garage, et hangar à très bonnes conditions. S'adresser au Dr J. M. PELLETIER, MONT-JOLI.

POUR VOS IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES ADRESSEZ-VOUS

— A —

L'imprimerie du St-Laurent

RIVIERE-DU-LOUP

SPECIALITE

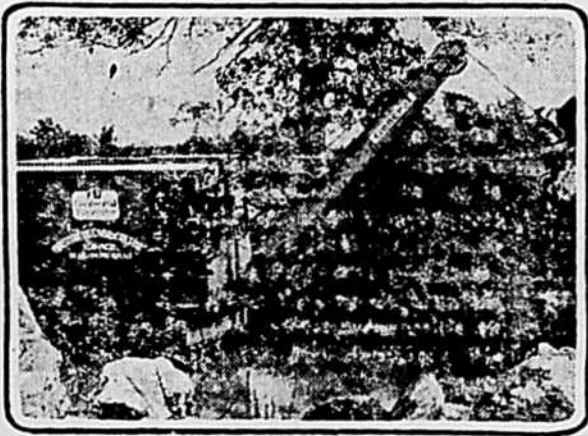
— ENVELOPPES — LETTRES — FACTURES —

— BAS PRIX — PROMPT SERVICE —

La fertilité rendue par le bon égouttement du sol



1



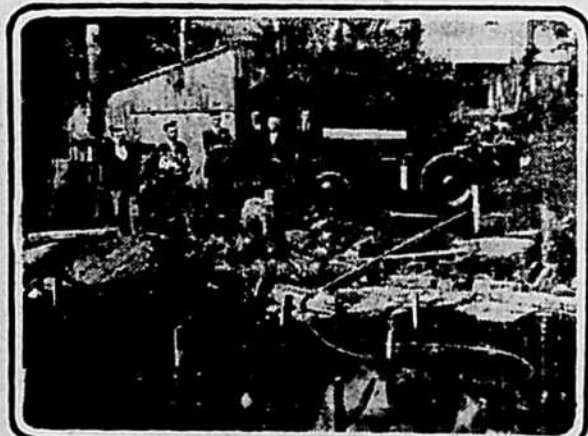
2



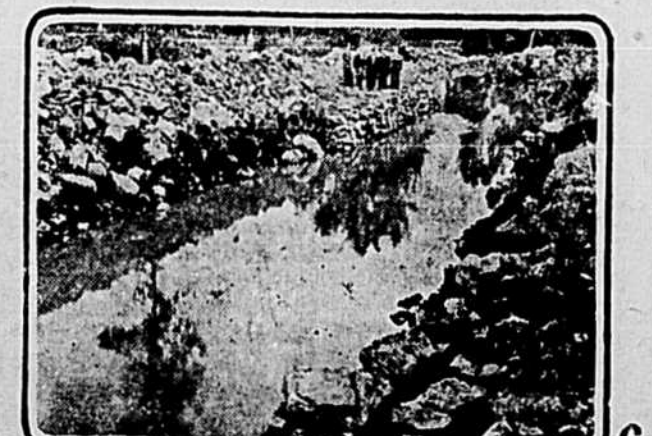
3



4



5



6

LA RIVIERE-AUX-CHIENS Ste-Thérèse, Terrebonne.

1.—Le cours sinueux de la Rivière-aux-Chiens, obstrué par des rocs, des sautes et des herbes; égouttement difficile qui appauvrit les terres avoisinantes. 2.—L'excavateur à chenille, propriété du ministère de l'Agriculture de Québec, soulevant un énorme caillou pesant près d'une tonne. 3.—Le bas de la partie à dynamiter. Des chevilles de bois bouchent les trous pratiqués par la foreuse, en attendant que l'on y place les charges de dynamite qui feront fendre le roc et permettront l'excavation à la pelle à vapeur. 4.—L'excavateur mécanique en plein travail au milieu des cailloux qu'il déplace avec aisance. 5.—Le compresseur actionnant la foreuse que

l'on voit entre les mains de l'ouvrier, au 1er plan. Au 2e plan, de gauche à droite: M. Antonio Forget, surintendant des travaux, M. Lionel Lafrance, ingénieur en drainage, du ministère de l'Agriculture, M. J. A. Coulombe, maire de la municipalité de Ste-Thérèse, M. Gérard Rodrigue, chef de l'outillage. 6.—L'aspect de la rivière, après le passage de l'excavateur. A remarquer le digue de rocs dont le but est de protéger les bords du cours d'eau là où le courant est plus fort qu'ailleurs.

LES YEUX

Les yeux sont des trésors d'une valeur inestimable, et la vue, dont l'œil est l'organe, a besoin d'un soin tout particulier si nous voulons la préserver. Cependant, nous semblons nous préoccuper guère de nos yeux, puisque nous nous en servons même jusqu'au point de fatigue. Nous ne pouvons pas nous en passer, car sans eux nous ne pourrions pas voir, et sans la vue, nous ne pourrions pas espérer qu'ils nous soient utiles la vie durant.

Une personne dont les yeux se fatiguent facilement, ou qui souffre de maux de tête ou autres symptômes anormaux doit se faire examiner la vue. Ces examens se font afin de dépister quelque état anormal qui a besoin d'être corrigé. Le traitement précoce et convenable réussit à guérir les symptômes et sert à préserver la vue.

Il nous faut toujours un bon éclairage pour lire et pour travailler. Que la lumière soit assez abondante et qu'elle vienne par-dessus l'épaule de manière qu'elle ne jette pas d'ombre sur la page ou sur l'ouvrage que nous faisons. Il n'est pas bon de forcer la vue.

Les yeux ont besoin d'être protégés contre les infections. Il ne faut pas porter les doigts aux yeux, parce que les doigts sont souvent porteurs d'infections. Chaque membre de la famille, donc, doit avoir sa propre serviette. La serviette commune sert à répandre la contagion, et si nous nous essuyons la figure avec une serviette sur laquelle se trouvent des germes de maladie, nous encourageons le danger de nous faire infecter les yeux.

Si quelque corps étranger pénètre dans l'œil, il ne faut pas tenter de l'enlever soi-même, ni permettre à une personne non expérimentée de le faire. Des mains sans expérience peuvent faire un tort irréparable à cet organe délicat de la vue.

Les yeux font partie du corps, et il ne faut pas oublier alors que leur santé dépend de celle de tout le corps. Il nous faut donc mener une vie hygiénique qui renferme une alimentation bien ordonnée, le repos, l'exercice, le bon air et les habitudes régulières.

Mettions en pratique tous les moyens disponibles pour nous préserver la vue.

ST-GABRIEL

BAPTEMES.—Le 6 août, Rose-Alma, enfant de M. et Mme Albert Oniel, Parrain et marraine: M. et Mme Léopold Valvout, oncle et tante de l'enfant.

Le 19, Marie-Jeanne-Berthe, enfant de M. et Mme Joseph Blanchette, Parrain et marraine: M. et Mme Frs Blanchette, grands-parents de l'enfant.

Le 28, Marie-Germaine, enfant de M. et Mme Thomas L'Italien, Parrain et marraine: M. et Mme Albert Dufour, oncle et tante de l'enfant.

Le 28, Marie-Rolande, enfant de M. et Mme F. X. Santerre, Parrain et marraine: M. et Mme Alfred Jonbert, grand-père de l'enfant.

Le même jour, Joseph-Roland, frère jumeau de la précédente. Parrain et marraine: M. et Mme Adéard Jonbert, grand-oncle et grand-tante de l'enfant.

Le 29 août, Louis de Gonzague-Albert, enfant de M. et Mme Onésime LeBlanc, Parrain: M. Komuald Rioux, oncle de l'enfant; marraine: Mlle Clara Rioux, grand-tante de l'enfant.

Le 31, Marie-Valérie, enfant de M. et Mme Alfred Talbot, Parrain et marraine: M. et Mme Emile LeChasseur, oncle et tante de l'enfant.

Le 4 sept., Joseph-Aurèle, enfant de M. et Mme Joseph Fotin, Parrain et marraine: M. et Mme Damase Plante, oncle et tante de l'enfant.

MARIAGE.—Le 15 septembre, se célébrait dans notre église le mariage de M. Philippe Dupont (fille Philibert) avec Mlle Rosalie Cloutier, fille de M. et Mme Jos Cloutier. Nous souhaitons aux nouveaux époux bien du bonheur dans leur nouvelle vie.

DECES.—Après les événements joyeux, viennent infailliblement les tristes! Aussi nous avons à enregistrer quelques décès, surtout chez les petits enfants, dans la dernière quinzaine.

Le 13 août, avait lieu la sépulture de Arthur Rioux, fils de M. et Mme Emile Rioux, âgé de 14 ans. Quoique jeune, il y avait déjà quelques années qu'il était souffrant; aussi Dieu l'a bien aimé en venant de chercher si tôt pour le ciel.

Le 1er septembre, la sépulture de M. P. J. Hamilton, âgé de 83 ans. Attendant la mort depuis assez longtemps, il était prêt à aller recevoir le couronnement de sa longue carrière qu'il avait toujours remplie en vue de l'au-delà.

Le 10 sept., Chs-Henri, enfant jumeau de M. et Mme Albert Dufour, âgé de 7 mois.

Le 11 sept., Arthur Pouliot, âgé de 29 ans, fils de M. Antoine Pouliot. Bien jeune encore il laisse cinq enfants, et sa femme l'a précédé dans l'éternité de quelques jours seulement puisqu'elle était morte la semaine précédente. Ce sont des parents très vite disparus, laissant orphelins, bien petits, des enfants, dont le père et la mère sauront veiller sur eux avec sollicitude les secourir par leurs prières auprès du bon Dieu.

Le 14, Marie-Gilbert, âgé de 3 mois, enfant de M. et Mme Phébal Bouchard.

Le 16, Joseph-Médéric, enfant de M. et Mme Frédéric Rioux; il était âgé de trois mois.

A toutes ces familles en deuil, notre plus franche sympathie.

MALADES.—Les malades sont actuellement assez nombreux dans notre paroisse. Heureusement, personne n'est en danger immédiat. La typhoïde semble si bien chez nous, qu'elle ne semble pas vouloir nous laisser! Pourtant, si elle savait comme son départ est désiré, elle se dépêcherait de fuir au plus tôt. Cependant, malgré tous ses efforts, il n'y a pas eu de victime à venir jusqu'à présent. C'est sans doute grâce aux bons soins et aussi aux encouragements de M. le Curé et de M. le Vicar qui se font un devoir de visiter souvent les pauvres malades qui ont presque autant besoin de sympathie que de soins. A tous ces pauvres malades, nous souhaitons le plus complet et le plus prompt retour à la santé.

QUARANTE-HEURE.—Les 29, 30, 31 août, nous avons eu dans notre paroisse les pieux exercices de Quarante-Heures. Pendant ces trois jours aussi, il y eut prédication eucharistique, donnée par le R. P. Gagnon, O.M. L'on peut dire qu'il y eut foule à l'église, tant pour les messes que pour les sermons. Les communions furent nombreuses et les adorateurs ne manquèrent pas auprès de Jésus-Eucharistie, qui sans doute, fut content. Espérons que pendant ces jours, le divin Maître a largement béni notre paroisse et que cette bénédiction aura une répercussion durable pour chacun de nous de sorte que, en tant fermes dans nos résolutions, nous serons meilleurs chrétiens, plus fidèles au devoir, et plus soumis à la volonté divine.

OUVERTURE DES CLASSES.—Le 1er lundi de septembre, eut lieu l'ouverture des classes. C'était le bon temps, au lendemain de la clôture des Quarante-Heures, alors que l'on était tout imprégné de salutaires résolutions, de se mettre bravement au devoir! Assurés que institutrices et élèves vont travailler avec ardeur, nous prévoyons les plus beaux résultats pour l'année présente! A vrai dire aussi, les classes semblent frémir d'ambition et d'ardeur! On lit cela dans les yeux. Hâtons nous donc d'envoyer les retardataires, s'il y en a, afin qu'ils prennent l'élan en même temps que les autres et puissent bénéficier de cette année scolaire qui sera, peut-être la dernière et en même temps la meilleure pour eux!

REUNION DES CULTIVATEURS.—Dimanche dernier, il y eut réunion des cultivateurs, à la salle paroissiale. M. le curé les avait réunis dans le but de discuter la grande question économique du jour. Les pessimistes prédisent de la misère! Voyez leur exposé: la récolte de foin est si abondante qu'il ne se vendra guère; celle de grain n'est pas aussi belle qu'on ne l'avait espéré et, on a de la misère à la sauver, vu la mauvaise température; les patates sont atteintes de maladie et pour comble les chantiers s'annoncent rares. Pour ceux qui veulent braver du noir, il y a matière mais voyons, n'allons pas si vite! La Providence, qui veille sur les oiseaux du ciel, ne laissera pas périr les hommes! Mais il faut s'aider aussi, il faut utiliser les moyens qui sont à notre portée, économiser pendant qu'il est encore temps et ne pas faire comme la cigale de L. Fontaine, chanter jusqu'à la misère et ne rien faire, et ensuite, danser... Sans découragement, ce qui serait pire que le mal lui-même, travaillons et ayons confiance. L'avenir ne sera peut-être pas aussi sombre qu'il apparaît...

DE PASSAGE.—Actuellement sont de passage dans notre paroisse tous les employés de la Commission du Service Forestier. Ils sont occupés à la classification des "lots". M. l'abbé Omer D'Amours, qui fait partie de la Commission, les accompagne. Il a chanté la grand-messe, dimanche dernier. Ces Messieurs ont dressé leur camp, je dirais, au milieu de notre village, qui sert de lieu de halte à ces voyageurs. Espérons qu'ils aussi n'auront pas à se plaindre de leur passage chez nous...

La protection d'un lait propre

Les cultivateurs, comme d'ailleurs toute classe de gens ayant à disposer d'un article quelconque, désirent obtenir pour leurs clients le meilleur produit qui soit, qu'il s'agisse de bétail, de grain ou de lait, car ils s'accordent à reconnaître que plus l'article est de qualité supérieure, plus le prix qu'il rapporte est élevé. La qualité du lait importe plus que la quantité de tout autre produit de la ferme. Au point de vue du consommateur, le lait de qualité supérieure c'est-à-dire le lait propre et pur, vaut plus que celui qu'on produit et manipule sans soin. A mesure que grandit la confiance du public dans la pureté de l'approvisionnement général du lait, le pays entier consommera une quantité beaucoup plus considérable de lait en nature, et il s'ensuivra que le producteur recevra un prix plus élevé pour ses produits. Tout cultivateur qui désire produire un lait propre peut le faire, car cela dépend presque entièrement

ment de la méthode qu'on emploie, et très peu de l'outillage dont on se sert. Trois choses sont indispensables: des troupeaux sains, une propriété irréprochable et le maintien du lait au froid jusqu'au moment de sa vente.

Plaisir d'écrire

Quand on grondait Théophile Gautier d'attendre le dernier soir et la dernière minute pour entamer ses feuilletons, il avait coutume de répondre qu'un condamné à mort n'est jamais pressé de s'étendre sur la bascule, le nez levé vers le couperet. "In dolor paries..." Berlioz hurlait comme un damné en s'asseyant à sa table. M. Flaubert, sa page achevée, s'écroulait suffoqué sur un canapé. Mais, il n'est pas nécessaire de créer dans les supplices. "Tant pis! diront les méchants. On verrait moins de fausses vocations." Les méchants sont d'ailleurs incapables d'aimer vraiment la littérature, ou la musique. Un vers de Musset, allègre et rafraîchissant, nous arrache aux visions de géhenne: "quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire." Le premier hémiistiche rend perplexe... Le plaisir d'écrire n'est pas un passe-pauvreté.

Délivés du silence, qu'on réussit parfois encore à organiser autour de son travail, fièvre légère qui, dépassés les mauvais instants du démarrage, vous pénètre et vous réchauffe. Dès que, dans le cerveau, le moteur a pris de l'élan, et ronronne régulièrement, comme on se sent à l'aise!... Tout le sang est venu dans la tête, et le reste du corps est comme anesthésié. L'encre ne tousse plus, et les clanclements ont stoppé dans l'orteil gouteux. On aurait tort de nier qu'écrire soit un sport. C'en est un, aux mouvements menus, mais rapides, délicats et précis. De mot en mot les muscles extenseurs des doigts, de ligne en ligne les épineux et les scapulaires de l'épaule perfectionnent leur petit travail. Nos ancêtres ont célébré les grincements musicaux de la plume d'oie sur le vélin. Ce bruit était aigre et disloqué. L'homme du souffle léger des pointes d'acier ou d'iridium; elles font des glissements sur l'air, poursuivant les mots rebelles comme des hirondelles les moucheron. C'étaient leurs solis susurrants qu'écoulaient Proust entre ses parois de liège.

Ecrire, c'est faire une série de conquêtes. Conquête de la solitude; conquête

de sa propre pensée, avec qui l'on n'a guère que des relations intermittentes; conquête de soi-même, attirant inconnu. M. Martin du Gard, bon psychologue, remarque que le plaisir d'écrire est la revanche des timides qui n'osent pas trop parler. On se croit au centre d'une compagnie choisie, souriante, complaisante, écoutante...

Si l'on se fait au cubage des papiers imprimés depuis la guerre, et dont beaucoup n'avaient pas besoin de l'être, on s'assurait que jamais tant de gens n'ont poursuivi le plaisir d'écrire. En réalité, il était plus répandu au temps de la vie casanière, sans cafés, sans journaux et sans autos. Et l'on ne voit plus beaucoup de pères de famille composer en pantoufles, leur journal ou leur livre de raison. La belle chose qu'un livre de raison! Il n'y était point question, c'est vrai, des livres nouveaux et des pièces qui vont mourir. Mais des morts et des naissances, des travaux et des jours, des labours, des semailles et des moissons, des poulains et des petits veaux. La matière ne manque point. Dans les villes, elle est sans parfums, mais non point sans couleurs. Il faudrait nous contraindre, et laisser à ceux de notre lignée des témoignages sans apprêts sur la vie familiale de notre époque. Car les journaux et les livres, s'ils ne tombent pas en poudre, enseigneront la vie des nations, de quelques héros et d'un grand nombre de criminels. Non, celle des foyers... Nous choisissons de bonne encre et du papier fort; et nous réservons un peu de notre temps. Nous "freinerons" et la vie semblerait plus longue, car nous conservons, frais et vifs, les souvenirs qui échappent des plus solides mémoires, comme les molécules d'air de la meilleure gomme.

R. T., "Le Temps".

UNE COMPENSATION!

Il y a chaque année, pour orner les illustrés, des concours de beauté, avec des prix et des voyages pour les reines de papier mâché qui sont élues.

Un journal brésilien a trouvé autre chose: il a organisé un concours de laideur, auquel ne prennent part que des représentants du sexe laid. L'homme qui est sorti vainqueur de 54 concurrents a été récompensé par un prix d'un million de reis.

Le lauréat de la laideur est un veuf. Les malins diront: sa douce en est morte...

(Le Messenger de Sherbrooke.)

GRATIS

Nouveau service à dîner (seulement 97 morceaux, valeur \$20.00, donné GRATUITS avec le

THE et CAFE MIKADO

ACTUELLEMENT CHAQUE PAQUET CONTIENT UNE ASSIETTE (POUCHES), D'UNE VALEUR DE 30c.

Meilleur que tout autre thé et café du même prix.

Noir - 65c. lb.
Japon & Café - 70c. lb.

GLOBE TEA CO. MONTREAL

En vente partout, demandez-le à votre fournisseur.

CAUSAPSCAL

NAISSANCE

M. le Notaire et Madame Philippe Cossette, de Causapscal, font part à leurs parents et amis de la naissance d'une fille baptisée sous les noms de Marie-Angéline-Isabelle. M. et Mme Nérée Guérette, de Causapscal, en ont été les parrain et marraine, et la porteuse Mlle Lucienne Guérette.

Chaque Paquet de 10¢ de

PAPIER AMOUCHE WILSON

TUERA PLUS DE MOUCHES QUE 50¢ VALENT DE N'IMPORTE QUEL ATTRAPÉ-MOUCHE COLLANT.

Propre à manipuler. En vente dans les pharmacies, épiceries et magasins généraux.

CARTES D'AFFAIRES

Comptables

BUREAU: Edifice Gilbert.
Tél: Résidence 24, Bureau 44

R. O. GILBERT

SYNDIC AUTORISE

LIQUIDATEUR DE FAILLITES

SPECIALITE: Compromis entre débiteurs et créanciers.

Audition et vérification de livres.

Auditeur des livres de la ville de Rimouski.

Département de collection, collection de toutes sortes

Pour un service prompt et efficace, Adressez-vous à:

R. O. GILBERT.

Edifice Gilbert RIMOUSKI.

Avocats

GARON, SASSEVILLE & DESJARDINS

AVOCATS

A. P. Garon, B.C.L., C.R.
Elz. Sasseville, L.L.L., C.R.
J. B. Desjardins, L.L.B.

BUREAU: Edifice Gilbert, Rue de la Station RIMOUSKI, P. Q.

COTE & JESSOP

E. Auguste Côté, Docteur en droit.
James-Jessop, L.L., B.

Edifice Banque Provinciale.

Bureau à Amqui tous les vendredis.

CASGRAIN & CARON

AVOCATS BARRISTERS

Perrault Casgrain, L.L., L.

Amédée Caron, L.L.L., M. P. P.
Hon. Aug. TESSIER, C. R.

Bureau: Edifice Banque Canadienne Nationale RIMOUSKI, P. Q.

Bureau à Amqui tous les samedis chez le Notaire G. L. Dionne, M. P.

ALPHONSE CHASSE

AVOCAT

Bureau: Edifice L.-P. Martin Rue de la Station RIMOUSKI

GAGNON & SIMARD

AVOCATS

Paul-Emile Gagnon, L. L. L.
Gérard Simard, L. L. L.

Edifice Compagnie de Pouvoir

Bureau à Matane les 1er et 3e mardis de chaque mois

RIMOUSKI

Notaires

L. de G. BELZILE, LL. B.

NOTAIRE

Edifice de la Banque Nationale

Avenue de la Cathédrale, RIMOUSKI

EUDORE COUTURE LL.L.

NOTAIRE

Edifice Gilbert Rue de l'Évêché, RIMOUSKI

MARC ANDRÉ FILLION

NOTAIRE

EDIFICE BLAIS

Avenue de la Cathédrale

Téléphone 329 RIMOUSKI

JEAN MARIE GAGNON,

B.S.L.L.L. NOTAIRE

Bureau Voisin de la Banque Canadienne Nationale.

MONT-JOLI

DR. J. L. CANUEL

MEDECIN-VETERINAIRE

MONT-JOLI

BUREAU à Amqui: Les 2ième et 4ème lundis de chaque mois.

CAUSAPSCAL: Les 1er et 3ième mardis d chaque mois.

Tél. No 175

Dentistes

DENTISTE A MONT-JOLI

DR J. A. TURCOTTE,

L. C. D. D. C.

Spécialité: Dentiers et extraction sans douleur.

ATTENTION: Absent tous les vendredis, car je suis à mon bureau d'Amqui.

DR A. DUBE, L. C. D.

CIRURGIEN-DENTISTE

Avenue de l'Évêché - RIMOUSKI

Heures de bureau.

9 heures a. m. à 9 heures p. m.

DR J. M. PELLETIER

L. D. S., D. D. S.

Chirurgien-Dentiste

—Mont-Joli—

HONORE GAGNON

Rue St-Germain, Rimouski

TAILLEUR

Réparation, pressage, nettoyage, teinture

Complets sur mesure.

Tél 75 Rimouski — Tél. 2.4145 Québec.

HEL. LABERGE

— ARCHITECTE —

Bureau: Edifice La Compagnie de Pouvoir du Bas St-Laurent, Rimouski.

140 Rue St-Jean Québec.

Jos. MARCHAND A.A. P.Q. Assistant.

HEL. LABERGE.

HORLOGER-BIJOUTIER

— Réparations générales —

Prix raisonnables. Satisfaction garantie.

— RESIDENCE A SAYABEC —

Chez M. Anicet Turcotte, barbier, — route nationale ouest. —

Bureau à Val-Brillant au Château Val-Brillant, toutes les semaines du samedi à 6 hrs p.m. au mardi à 10 hrs a.m.

J. A. M. DRAPEAU

PRIX DE L'ABONNEMENT

\$1.50 par année au Canada.

\$2.00 par année à l'Étranger.

TARIF DES PETITES ANNONCES

0.50 pour 20 mots.

0.02 par mot additionnel, quatre fois pour le prix de trois.

COMMUNICATIONS NON

SIGNEES

Nous devons rappeler que les envois de nouvelles non signés ne peuvent être publiés. Il ne suffit pas d'écrire en guise de signature: "Un abonné". Il faut le nom de la personne qui envoie la nouvelle.

GASTON et GEORGES

LES GARÇONS de la DOW

T'es-tu reposé durant tes vacances Gaston?

J'te crois, je suis resté à la maison et j'ai envoyé ma femme à la campagne.

Tu aurais dû partir toi aussi - le voyage élargit les idées.

Est-ce que tu ne me trouves pas assez large comme j'suis Georges?

Les transatlantiques sont merveilleux - il y en a à l'océan! C'est maintenant que l'on trouve un bel endroit des bureaux de courtiers pour que le fond du marché n'est-ce?

A ton retour, tu as dû trouver ça dur de te remettre au travail?

Pas la moitié aussi dur que de régler les frais de voyage.

Et maintenant que tu es revenu, qu'est-ce que tu dirais d'un bon verre de DOW old stock?

Moi, ce que je fais toujours, c'est "heureux de faire connaissance mon vieux!"

When good fellows get to-gether

C'EST La Bière **DOW** old Stock La Reine des Bières

En cour d'assises

Taupier "coupable" condamné à la potence

Le procès d'Albéric Taupier, accusé de meurtre, s'est terminé vendredi soir par un verdict de "coupable". Après les derniers témoignages entendus dans la journée, notamment ceux des Docteurs Fontaine, Brousseau et Marois, Me Lucien Gendron prononça une habile et émouvante plaidoirie pour tenter de démontrer aux jurés que, d'après la preuve, Taupier a tué Kenneth Burke dans un moment d'aliénation mentale. Me Perreault Carignan, au nom de la Couronne, fit, de son côté, un réquisitoire très serré contre l'inculpé, et s'appliqua à faire voir clairement que Taupier n'était pas irresponsable de ses actes, qu'en tuant Burke il commettait la plus grave des crimes.

Suspendue à 6 h. p.m., la séance se continua à 8 heures, alors que Sa Seigneurie le Juge Albert Sévigny prononça son discours aux jurés. L'honorable président du tribunal fit sa charge avec la plus grande impartialité, un grand souci d'exactitude dans le résumé des faits et l'exposé des questions de droit. Les jurés, comme toute l'assistance qui remplissait la salle d'audience, écoutèrent avec une religieuse attention. Après vingt minutes de délibérations, les douze jurés revinrent dans la salle, prêts à rendre un verdict unanime. Parlant au nom de ses collègues du banc, M. Josué Plourde prononça, en réponse à la question traditionnelle du greffier des Assises, Me Belzile, le mot terrible et toujours impressionnant: "Coupable". L'accusé reçut ce coup de foudre sans broncher, puis sourit, et se retira en saluant les quelques connaissances qu'il voyait sur son passage, après que le juge eut dit qu'il formulait la sentence le 30 octobre, mardi.

Mardi avant-midi, Sa Seigneurie, la tête couverte du tricorne et les mains gantées de soie noire, rendit, d'une voix altérée par l'émotion, la sentence obligatoire condamnant Albéric Taupier à être pendu par le cou, le 5 décembre prochain, "jusqu'à ce que mort s'ensuive". Le condamné reçut sa sentence de mort en faisant respectueusement une grande révérence. Il donna ensuite quelques poignées de mains à des amis, sans paraître affecté, en souriant même, puis retourna à sa cellule, escorté de ses gardiens. On dit que ses procureurs Mmes Gendron et Côté porteront sa cause en appel.

AUTRES CAUSES

Chs Lagacé, accusé de manslaughter, et qui a déjà subi son procès comme tel en avril 1929 alors qu'il y eut désaccord des jurés quant au verdict à rendre, a enregistré, par l'entremise de son procureur Me Alphonse Garon, un aveu de culpabilité. Lagacé était accusé d'avoir occasionné la mort de

Xavier Morin, de Rimouski, alors qu'il conduisait l'automobile dans laquelle était celui-ci, il y a deux ans. Prenant en considération le fait que Lagacé est le père de douze enfants, qu'il a déjà fait 28 jours de prison, qu'il a dépensé des sommes considérables, sans compter les ennuis, que lui a fait encourir un procès au criminel, le juge l'a condamné à une pénalité de \$200.00 ou, à défaut de paiement, à 3 mois de prison. La Couronne, à la suite de l'aveu de culpabilité, avait déclaré s'en remettre à la discrétion du tribunal quant à la peine à imposer.

Edgar Lechasseur, jeune homme de 16 ans, accusé d'enlèvement de bœufs, a plaidé coupable. Considérant son âge et le fait qu'il est le soutien de sa mère, la Cour l'a condamné à 8 jours de prison seulement. Il avait comme procureur Me Alph. Garon.

Benjamin St-Laurent, de Ste-Luce, accusé d'assaut grave, sur la personne de M. Herménégilde Boulay, à St-Narcisse, a opté pour un procès expéditif devant le magistrat Couillard. Sur une accusation d'assaut simple, substituée à celle d'assaut grave avec le consentement de Me J. B. Desjardins, procureur du plaignant, l'accusé St-Laurent a été condamné par le magistrat à payer les frais de M. Boulay et, de plus, à fournir un cautionnement de \$50.00 garantissant de garder la paix pendant 6 mois. Il était défendu par Me Amédée Caron.

Eugène Guimont, accusé de parjure dans une cause du Roi vs Georges Desbiens au terme précédent des Assises, a été acquitté par le verdict unanime des petits jurés. Me Simard défendait l'accusé.

Aussi, ont été acquittés de la même accusation, dans les mêmes circonstances, Abel Thibault, L. P. Thibault, Alice Guimont et Wilfrid Lévesque.

Pierre Dumont fils, accusé par des compagnies d'assurance-incendie, d'obtention d'argent sous faux prétexte, a confessé jugement par son procureur Me Alph. Garon. Il aura à subir un emprisonnement de 5 mois. Quant à M. Pierre Dumont père, qui avait à répondre à la même accusation conjointement avec son fils, sa sentence a été suspendue pour un an.

La cause du Roi vs Camille St-Amant, accusé de viol, est actuellement à l'instruction devant la Cour. Me James Jessop défend l'accusé. Cette cause est la dernière inscrite sur le rôle. En quelques causes qui n'ont pas été mentionnées dans ce compte rendu, les accusations ont été déclarées non fondées par les grands jurés. Les accusés ont donc été libérés sans avoir à subir leur procès devant les petits jurés. La session des Assises se terminera probablement aujourd'hui.

Le concert de mardi prochain

Comme nous l'avons annoncé la semaine dernière, c'est mardi, le 7 octobre, qu'aura lieu dans la salle du Séminaire, à huit heures du soir, le concert de Madame France Ariel-Duprat et de M. Armand Duprat, récital de "belles chansons françaises".

Ces artistes ont déjà commencé leur tournée canadienne. Ils viennent de donner leur premier concert à Québec, dans la salle Saint-Pierre, sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste. A ce sujet, dans un compte-rendu élogieux, l'Action Catholique de mardi dernier note ce qui suit: "Les artistes ont été à la hauteur de leur tâche. Ils ont captivé l'attention par leur attitude et charmé leur auditoire par leurs chansons exquises. Il est bien évident que la radio n'aura de plus en plus aux concerts. Cependant ceux qui souffriront le moins sont assurément les artistes qui font grande la part du geste et de la mimique. Les concerts Ariel-Duprat sont de véritables petites opérettes rassemblées selon une convention quelconque. Et tout cela forme un tout qui laisse la meilleure impression artistique."

Il nous semble qu'il faille noter ce point: nous entendons non seulement des chansons "dites", selon la formule coutumière, mais encore nous verrons des chansons "jouées".

Voici quelques notes complémentaires sur la personnalité des artistes du prochain concert:

France Ariel-Duprat se destina d'abord à l'enseignement des Lettres. Elle fit de sérieuses études, mais entraînée irrésistiblement vers le théâtre, elle abandonna le professorat, étudia la diction avec Madame Caristie Martel, de la Comédie-Française. France Ariel, alors toute jeune artiste, fit partie de la première troupe d'Albert Larrieu dont elle est la fille intellectuelle. Douée d'une voix agréable et sûre et d'un rare talent de comédienne, France Ariel fit applaudir les chansons de Larrieu à travers le Canada et les États-Unis. Ajoutons que France Ariel a, comme on dit un "joli brin de plume": et il faut la féliciter de s'en être servi pour écrire un livre charmant et élogieux sur

NOTES LOCALES
—Mlle Blanche-Yvonne Gagnon, est repartie pour Montréal après des vacances d'un mois, dont 15 jours à la résidence d'été de ses grands-parents M. et Mme Napoléon Roy, de St-Fabien-sur-mer.

A LIRE

POUR SE DERIDER

Nous publions, en 2e page, un très amusant récit humoristique, intitulé "Sunny Jim". Nous devons cet agréable feuilleton à la plume de notre concitoyen M. J.-B. Côté. Une revue de Québec, le *Terror*, en a fait récemment la publication. Les dames et jeunes filles s'en égaieront autant que les messieurs.

Cette nouvelle divertissante n'est pas une histoire entièrement fantaisiste. Sunny Jim, le professeur, héros principal de l'aventure idyllique qui en fait le fond, a déjà existé, en chair et en os.

Mort de Mlle Alma Durette

Nous apprenons avec une douloureuse surprise la mort d'une jeune fille très estimée de notre ville, Mlle Alma Durette, secrétaire-sténographe du Bureau des Agronomes. Mlle Durette était en voyage de vacances dans l'Ontario et devait reprendre son travail la semaine prochaine. Elle a succombé à une courte maladie, l'empoisonnement de sang, causé, dit-on, par l'infection d'une légère blessure. Elle était en visite chez sa soeur Madame L. G. Bénézit.

La dépouille mortelle est arrivée hier soir par l'Express Maritime. Les funérailles auront lieu à la cathédrale.

La regrettée défunte était la soeur de Mademoiselle Hermance Durette, du Bureau d'Enregistrement, et demeurait avec elle en notre ville. Elle laisse aussi pour la pleurer une autre soeur (Florida) Madame Gonzales Bénézit, et un frère M. Jean-Charles Durette. Son père et sa mère M. et Mme Georges Durette sont décédés.

Nos sincères condoléances à la famille en deuil.

VANDALISME

Une nuée de cambrioleurs semble s'être abattue sur notre région depuis quelques semaines. Ces vilains gens se plaisent, dirait-on, à pénétrer dans les cottages fermés depuis la fin des vacances, et à y exercer leur rage non seulement de voler, mais de tout bouleverser et briser à l'intérieur de ces maisons d'été. On signale leurs méfaits à Trois-Pistoles, Bic et au Rocher Blanc. A Trois-Pistoles, ces indésirables prirent un véritable plaisir à répandre de l'encre dans les pièces du cottage Déry, à détériorer les cloisons à coups de hache, à briser des fusils, des agrès de pêche, à casser les vitres. Il en a été de même dans certaines maisons du Bic et du Rocher Blanc.

A Trois-Pistoles, les brigands ont, de plus, dévalisé les trones de l'église. On rapporte que la police provinciale est sur les lieux.

PROCHAIN MARIAGE

On annonce pour le 8 octobre, le mariage de Mlle Imelda Côté à M. David Bouchard, de Rimouski. Pas de faire part.

La distribution des 10 millions

(Presse Canadienne)

Montréal, 1er.—La Gazette vient de publier que la réclamation du premier ministre Taschereau, de la province de Québec, au sujet de la distribution entre les provinces du fonds de secours au chômage, n'a pas été sans effet dans la capitale fédérale, car on croit savoir que comme conséquence d'une nouvelle étude de ce problème, et d'une conférence tenue ici entre les ministres fédéraux et le premier ministre Bracken, du Manitoba, qui a formulé une plainte semblable à celle de M. Taschereau, un plan plus équitable de distribution est actuellement à l'étude afin de pouvoir répondre aux besoins des municipalités qui sont financièrement incapables de faire leur part dans la division actuelle des responsabilités, soit 25 pour cent pour le fédéral, 25 pour cent pour les provinces, et 50 pour cent pour les municipalités. On comprend que dans le cas des municipalités pauvres, le pourcentage de l'aide fédérale sera de 40 pour cent, celui de l'aide provinciale 40 pour cent, ce qui laissera une obligation de 20 pour cent à la municipalité.

On a aussi étudié de quelle manière sera employée la balance de \$16,000,000 des \$20,000,000 votés par le Parlement, après déduction de \$4,000,000 pour secours directs aux chômeurs. On croit savoir que \$1,500,000 seront mis de côté pour le paiement des frais d'intérêt sur des travaux qui seront entrepris spécialement pour remédier au chômage. Un autre million sera réservé pour les traverses à niveau. Ces deux sommes ont été décidées, dit-on, au cours de la conférence qui eut lieu vendredi dernier entre l'honorable R.-J. Manion, ministre des chemins de fer et canaux, et les vice-présidents du Canadian National et du Pacifique Canadien.

Il restera donc treize millions cinq cent mille dollars qui seront répartis entre les provinces sur une base "per capita". Dans le cas de Québec, la somme sera d'environ trois millions, et chaque province de l'ouest devrait toucher environ \$900,000.

Les autorités fédérales et provinciales devront toutefois se consulter encore avant qu'une décision définitive soit annoncée à ce sujet.



L'Essai est si facile

ON vend le Thé KING COLE en petits paquets, et les plus petits ne coûtent que 10c.

Naturellement lorsqu'on se sert du KING COLE régulièrement il est plus économique d'acheter le paquet d'une livre. Mais ces petits paquets sont juste ce qu'il faut pour un premier essai.

Il vous plaira sûrement au moins un tout petit peu. Mais même si vous ne vous en souciez guère, vous n'aurez fait qu'une bien légère dépense; si au contraire vous l'avez trouvée absolument à votre goût, vous serez contents d'acheter les paquets plus gros.

LE THÉ KING COLE ET ORANGE PEKOE KING COLE

Riche, Aromatique, Savoureux — Le Café KING COLE.

VICTIME DE LA MODE

Perdu dans la foule, un pauvre petit sanglot éperdu et appelle sa mère.

Les passants, absorbés par leur affaires, froient cette détresse sans s'émouvoir. Un flâneur cependant approche du pauvre et d'une voix paternelle, tente d'obtenir des éclaircissements.

—Mon mignon, tu as perdu ta maman, mais pourquoi ne l'es-tu pas tenu à sa robe?

—J'ai pas pu, la sienne est trop courte!

Le colonel Chauveau irait au sénat

Québec, 1er.—On croit que le colonel C.-A. Chauveau, ancien candidat conservateur dans Québec-comté, sera bientôt nommé sénateur. Son nom serait le premier sur la liste des candidats à un tel poste dans la province de Québec.

Le colonel Chauveau fut longtemps colonel de l'ancien 89e régiment de Rimouski.

Offrandes de messes, Etc.

Malgré l'avertissement réitéré que nous avons déjà publié maintes fois dans ce journal, de nombreux correspondants continuent d'envoyer, avec des comptes rendus de funérailles, l'énumération des personnes qui ont offert des messes, bouquets spirituels ou autre témoignages de sympathie, pour publication.

Nous croyons devoir rappeler que le *Progrès du Golfe* est dans l'impossibilité de publier ces énumérations d'offrandes, qui, généralement longues et venant d'un grand nombre de correspondants, couvriraient des colonnes entières, et qui n'intéressent d'aucune manière la généralité de nos lecteurs et lectrices.

Cependant, dans certains cas particuliers où l'on y tient absolument, nous faisons — ce qui est rare, en fait — la publication de ces offrandes, mais moyennant un prix fixé, selon notre tarif, à 3 sous par nom. La liste à publier contient-elle 100 noms, c'est \$3.00, etc.

Nous avons dû, il y a déjà longtemps, en venir à cette décision devant l'abus de ces sortes de publications. Certains numéros du *Progrès* n'auraient pas suffi à ne publier que des offrandes de messes, de bouquets spirituels, de télégrammes, de cartes de sympathies. L'une de ces listes contenait, à elle seule, jusqu'à 1000 noms. Inutile de dire que si de telles énumérations peuvent intéresser quelques personnes, il en est des milliers qui ne les goûtent pas du tout...

On est prié de noter, au surplus, que les hebdomadaires de bonne tenue bannissent tout à fait de leur colonnes les énumérations d'offrandes mortuaires. Encore une fois, le *Progrès du Golfe* s'abstient de publier ces listes d'offrandes, sauf dans les cas très rares où l'on paye leur publication à raison de 3 sous par nom. Notre but, en imposant ce tarif, n'est pas de "faire de l'argent", mais d'écartier de nos colonnes des nomenclatures multiples et fastidieuses pour la majorité de ceux qui lisent notre journal.

Quant aux comptes rendus de funérailles, nous les publions avec plaisir, gratuitement, comme toutes nouvelles qu'on veut bien nous communiquer sous signature.

25 ANNEES D'EXPERIENCE COMME DIRECTEUR DE FRAIS FUNERAIRES, EMBAUMEUR

Eugène Lachance

Rue St-Louis. Près de l'Hôpital, Rimouski.

Téléphone No 73

Service d'ambulance JOUR ET NUIT

Voiture spéciale pour transport en dehors de la ville.

Funérailles de M. J. O. Rouleau

Lundi le 22 sept., avaient lieu dans l'église paroissiale de N.-D. de Lourdes de Mont-Joli les funérailles de M. J. O. Rouleau, cet industriel bien connu dans toute la région, et qui décédait le 19 septembre à sa résidence, à l'âge de 68 ans, après une maladie relativement courte. Son épouse (née Joséphine Baillargeon) l'avait précédé de quatre ans dans la tombe.

C'est le Rév. Père Ménard, O. M. I., curé de la paroisse, qui fit la levée du corps et officia à la messe assisté des Rév. Père Bertrand et Allie comme diacre et sous-diacre. Pendant le service, des messes furent célébrées aux autels latéraux par le Rév. Père Beauséjour, O. M. I., et M. l'abbé Charette, du Séminaire de Rimouski.

Assistaient au chœur: Le Rév. Père LeCourtois, eudiste, curé de Pte-au-Père, M. l'abbé Léon D'Anjou, dir. du Petit Séminaire de Rimouski, et M. l'abbé Alph. Pelletier, du Séminaire de Rimouski également.

Les porteurs étaient: M. Ernest D'Anjou, qui portait la croix, le Dr J. A. Turcotte, Alphonse Beaudet, Rosario Fournier, Albert Dupéré, Dorila Simard et Exias Violette, qui portaient le corps.

Conduisaient le deuil: M. Henri Rouleau, fils du défunt, ses frères Flavien Rouleau, de Montréal, Médéric Rouleau, de Lévis, son gendre Jean-A. Claveau de Québec, ses petits-fils Raymond et Aubin Rouleau, de Mont-Joli, Paul et Jacques Claveau, de Québec, et ses neveux Gérard et Vianney Rouleau, de Montréal.

L'inhumation a été faite au cimetière paroissial.

Lac-au-Saumon

Prime au mérite

Nos félicitations à Mlle Marie Ange St-Laurent, institutrice au Convent des Rév. Soeurs du St-Rosaire, qui a obtenu une prime de \$20.00 pour succès dans l'enseignement, par l'entremise de M. l'inspecteur J. H. Lane.

L'auto "pompiere"

L'automobile destinée au service municipal de protection contre les incendies est arrivée à destination hier. Cette voiture couleur de flamme et ornée de ferrures étincelantes est munie d'échelle et de boyaux, avec un espace de chaque côté pour les pompiers. On l'a conduite à la station temporaire en attendant qu'elle soit démenagée au poste du service-incendie dans l'annexe du nouvel hôtel-de-ville. Le chef Michel Piquet était au volant. Le passage de l'auto-échelle a excité la vive curiosité des passants.

GERANT DE MAGASIN

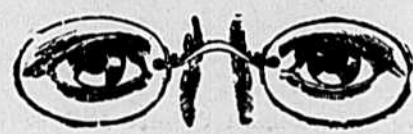
Demandé pour Rimouski. Expérience non nécessaire. Salaire \$50.00 par semaine, et part substantielle des profits. \$1250.00 en argent requis comme dépôt sur marchandises. Gérant, 4083 rue St-Denis, Montréal.

Apprenez l'anglais

C'est indispensable aujourd'hui. Vous pouvez en acquérir une connaissance pratique cet hiver en suivant mes cours trois soirs par semaine.

J. B. COTE

Rue St-Laurent, - - RIMOUSKI.



Votre vue diminue-t-elle

Pourquoi laisser s'accroître cette faiblesse de vos yeux quand il en est si facile d'y remédier par des verres bien ajustés. Cette précaution prise maintenant vous exemptera des blâmes à l'âge où les négligences du passé se changeront en regret.

J. A. GENDREAU

RESIDENCE A ST-FABIEN.

Membre de l'Association des Optométristes et Opticiens de la Province de Québec.

Le meilleur Optométriste Opticien connu.

Bureau à MONT-JOLI, le 1er lundi de chaque mois à l'Hôtel Lavoie rue de la Station.

Bureau à Matane, tous les premiers mardis de chaque mois chez M. Ls. de G. Rioux, agent de la "Metropolitan Life".

Bureau à AMQUI, Hôtel Langis, le 2ième lundi de chaque mois. PRIX RAISONNABLES — SATISFACTION GARANTIE

CONSULTATION GRATUITE.

Bureau à TROIS-PISTOLES: Hôtel Labrie, le 2ième mercredi de chaque mois.

GARNITURES DE MAISON

MEUBLES — LITERIE — TAPIS — PRELATS RIDEAUX ET DRAPERIES

Nous faisons une spécialité de tout ce qui comprend l'Ameublement, le Confort et l'Ornementation de votre maison.

ENEZ VISITEZ NOS DEPARTEMENTS

Rue St-Germain Ouest — Rimouski, Qué. Consultez-nous — Demandez nos prix.

COUILLARD FILS & CIE

Recevez vos invites...

avec des pâtisseries et des gâteaux de choix.

Demandez LA PATISSERIE VERDON

Magasin Rue St-Germain.

Biscuits, Bonbons, Chocolats.

Pains de fantaisie Hethrington

LIVRAISON A DOMICILE, GROS ET DETAIL.

CONCERT

Donné par

MME FRANCE ARIEL DUPRAT

et

M. ARMAND DUPRAT

AU SEMINAIRE

le 7 octobre à 8 heures

BILLETS EN VENTE CHEZ LAUZIER

PRIX: 0.75 — 0.50 — 0.35

A VENDRE

Obligations de la Ville de Rimouski

ECHÉANCES DIVERSES

Balance d'une émission de \$80,000.00

DU 1er JUILLET 1930.

INTERET 5% PAYABLE LES 1ers JANVIER ET JUILLET.

POUR TOUTE INFORMATION S'ADRESSER AU

SECRETAIRE-TRESORIER